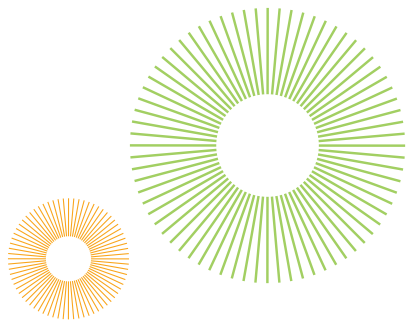




DES MOTS, DES VIES

Lettres de Résidents



KORIAN 

Introduction

Expression

Ils ont écrit, ils ont dicté, ils l'ont fait tranquillement, seuls ou après en avoir parlé pour s'échauffer comme on fait avant une course ou pour se rassurer les uns les autres.

Il n'y a pas de compétition dans ces lettres, il y a expression de ces vieux messieurs et de ces vieilles dames qui avaient peut-être cru ne plus être crus, ne plus être même crédibles.

Il y a expression de l'Histoire à travers leurs histoires, il y a expression d'aujourd'hui à travers leurs observations, leurs interrogations.

Il y coule mélancolie et gaieté, poésie et drôlerie.

Il y pétille de la conviction de vivre, même si, parfois, c'est comme survivants.

Le levain de ces gâteaux, c'est toujours l'amour, l'affection, la tendresse. Ils sont bien levés, savoureux, légers et nourrissants à la fois.

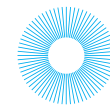
Vous en reprendrez bien un peu ?

Il y en a pour tous et ils ne sèchent pas dans la boîte.

Geneviève Laroque

Présidente de la Fondation Nationale de Gérontologie

Juillet 2006



Sodexo œuvre depuis de longues années dans les résidences pour personnes âgées, notamment à l'élaboration et à la confection de leurs repas.

Gérer ce moment essentiel de la vie des personnes âgées nous a appris à mieux appréhender leurs attentes, leurs besoins, et à échanger lors de cet instant privilégié.

Nous avons dès lors éprouvé le besoin d'approfondir cet échange et de lui adjoindre encore un supplément d'âme.

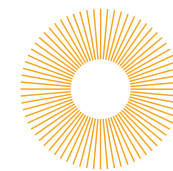
Aussi, avons-nous décidé d'aller plus loin et de pérenniser ce dialogue en nous associant à la Fondation Nationale de Gérontologie (FNG) pour lancer l'opération "Lettre à...".

Et, aujourd'hui, voir que d'autres acteurs décident de s'approprier l'idée pour lancer leur propre opération autour de lettres écrites par les résidents est, pour nous, la meilleure preuve de la pertinence et du succès de ce concept.



Guy Thomazo

Directeur général adjoint de
Sodexo établissements médico-sociaux



Des mots, des vies

Le recueil "**Des mots, des vies**" que vous tenez entre vos mains est le fruit d'une association et d'une réflexion. Il est tout d'abord né du partenariat que nous avons conclu avec la **Fondation Nationale de Gérontologie (FNG)** et **Sodexo** sur l'opération "Lettre à...". Cette opération est destinée à recueillir les écrits de personnes âgées sur le sujet de leur choix et à sélectionner les plus émouvantes et les plus marquantes d'entre elles.

Nous nous y sommes, bien entendu, associés et avons même décidé de contribuer à renforcer son ampleur en produisant notre propre recueil.

Cet engagement a également été pour nous l'amorce d'une démarche propre à Korian. Parce que nous vivons au quotidien avec des personnes âgées, dans nos établissements, nous savons combien les échanges que nous avons avec eux sont réciproques.

Si nous leur apportons de l'attention et des soins, ils nous transmettent, jour après jour, la richesse d'une vie d'expériences et de connaissance.

Ils nous parlent tout à la fois d'un temps et d'événements dont nous devons conserver la mémoire, et d'existences dont le cours ne manque pas de nous interpeller.

Nous savons donc combien est précieux, mais aussi fragile, ce que les personnes âgées peuvent nous apporter.

Aussi avons-nous créé le programme ***Mémoire et transmission***, dont le but est double : tout d'abord, recueillir la mémoire des plus expérimentés d'entre nous, puis, en assurer la transmission au plus grand nombre, et notamment aux plus jeunes.

Il est motivé par cette profonde conviction : les personnes âgées, leurs vies et les événements qui les ont jalonnées, sont un patrimoine commun dont il nous faut prendre soin et qu'il faut partager. *Mémoire et transmission* est tout d'abord un programme d'actions et d'animations destiné à permettre le recueil des expériences vécues par les personnes âgées.

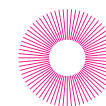
Mais *Mémoire et transmission* a également pour but de transmettre ces expériences au plus grand nombre et de permettre à toutes les générations de bénéficier du savoir des anciens, au moyen de manifestations, de rencontres et d'échanges.

Le recueil "Des mots, des vies" est la première émanation de ce programme que nous entendons faire prospérer.

Bonne lecture à tous

Sylvine Guyard

Responsable des projets animation,
Directrice des opérations Ile de France EHPAD Korian



Préambule

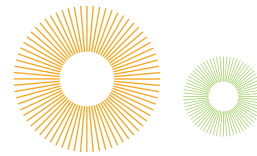
Produire un recueil n'est jamais tâche aisée et **“Des mots, des vies”** n'a pas échappé à la règle. Proposer au lecteur un corpus de textes choisis nécessite déjà une sélection, souvent difficile, entre des écrits toujours intéressants et qui auraient tous mérité de figurer au sommaire de cet ouvrage.

Ce sont ainsi quelque deux cent neuf lettres que le comité éditorial du recueil a reçues en provenance de cinquante-six établissements. La forme stylistique et la longueur de ces textes étaient également d'une grande diversité, depuis le quatrain rimé jusqu'à la missive d'une dizaine de pages.

Nous avons en définitive décidé d'en choisir trente-neuf, qui dessinent un panorama fidèle de la richesse des propos exprimés.

Au fur et à mesure de notre lecture, une typologie des lettres reçues est également apparue. Nous avons ainsi opéré une classification en trois ensembles distincts : des courriers à proprement parler, adressés le plus souvent à un membre de la famille ou, dans certains cas, à un membre du personnel, révélant la qualité des liens qui se créent en établissement ; des témoignages et des récits retraçant une période de vie intense et riche en événements ; des textes plus libres mettant en valeur la créativité des personnes.

Nous avons tenu à respecter ces lignes de partage en calquant le chapitrage du recueil sur ces variations.



La qualité littéraire des textes, l'émotion que ces expériences et pensées partagées ont suscitée chez tous les lecteurs, nous ont également incités à faire de la production de ce recueil l'occasion d'un concours festif des meilleures lettres et de remettre un prix à chacun des lauréats. De la **“Plume d'Or”** décerné au plus bel écrit, au prix **“Rimes et proses”** pour le meilleur poème, en passant par les récompenses **“Histoire de...”** pour le témoignage le plus marquant et **“Cri du cœur”** pour le texte qui nous a le plus ému, nous avons ainsi voulu célébrer la richesse de ces moments de vie partagés.

Ces écrits résonnent de tonalités et d'états d'esprits très variés, de mots durs comme de mots en nuance, de qualités de plume comme de qualités de cœur et de générosité.

À nous de les entendre parmi le tumulte, à nous de lire entre les lignes pour mieux comprendre le quotidien des résidents.

Ces missives pourraient être des bouteilles jetées à la mer, des petits riens qui peuvent faire le lien.

À nous de les saisir...

Le comité éditorial : Jacques Dupont, Sandra Dutilleul, Guillaume Guthleben, Florent Puppis, Martine Terrien, John Van der Straeten, Morgane Viennet

Autrefois

Odette

Enfance

L'école

Adrienne

Vincent

Itinéraire

Destination

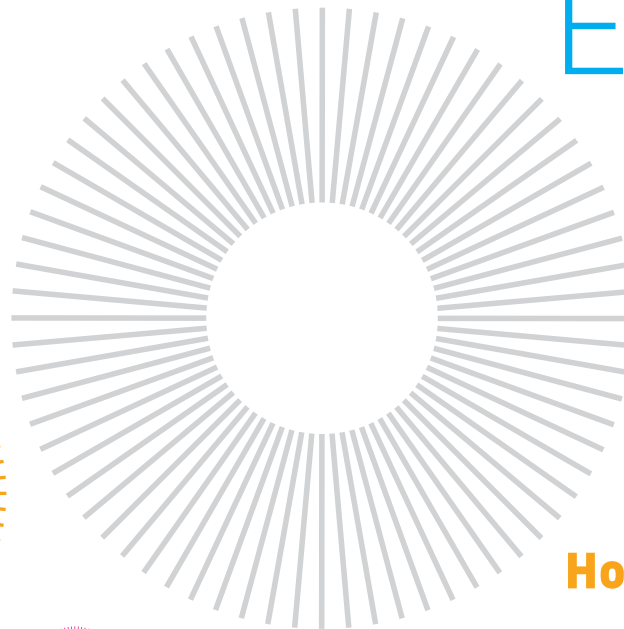
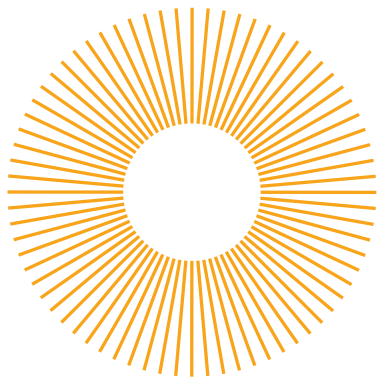
Honneur

Robert

Savoir

Blessure

Roger



Odette Olombel • 95 ans • ancienne institutrice
Maison d'accueil Les Roches
Saint-Ours-Les-Roches (63)

Manquer l'école

J'étais institutrice dans l'Aveyron. Voilà 34 ans que j'ai pris ma retraite et cette année, on fait une fête en mon honneur. J'avais des enfants de 5 à 14 ans répartis par âge. Il y avait ceux qui portaient leur repas, ceux qui mangeaient à la cantine, ou ceux qui rentraient chez eux. On avait un poêle. C'est ma fille qui le garnissait chaque matin mais je ne voulais pas qu'elle se serve des allumettes ; c'est moi qui l'allumais.

“Si Dieu existait, il ne laisserait pas faire des choses pareilles”

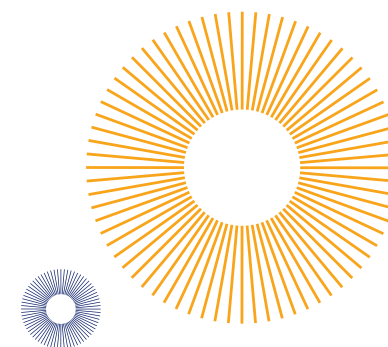
Je me souviens du 8 mai 1945, à la libération, des collégiens de Millau avaient coiffé d'un casque allemand le squelette de l'école, du collègue de garçons.

Mon mari, prisonnier depuis 5 ans allait rentrer. Nous sommes protestants et depuis son retour, il n'allait plus au temple. Pourquoi ? Et il m'a raconté : “J'étais prisonnier en Autriche, nous n'avions rien à manger et très peur. Nous étions quatre et l'un de nous est mort. Les deux autres l'ont découpé pour le manger. Si Dieu existait, il ne laisserait pas faire des choses pareilles”.

À cette époque, l'école commençait début octobre et le premier jour, la classe était presque vide !

Quand j'ai interrogé les parents, ils m'ont dit : “Mais les enfants ramassent les pommes de terre à cette époque !” Et moi, je n'étais pas d'accord ; l'école était obligatoire et les parents touchaient des allocations. Il y avait des tournées de la gendarmerie dans les écoles pour noter les présents par rapport au nombre d'enfants inscrits.

Après ça, il n'a plus été question de manquer l'école.



Itinéraire d'un petit Breton

J'ai 6 ans, mon père est douanier. C'est un bel homme avec une paire de moustaches conquérantes. Ma mère bretonne en coiffe fait tout ce qu'il y a à faire dans une maison. Nous avons un grand jardin bien utile pour faire bouillir la marmite. J'habite un gros bourg de 5000 habitants. Plouescat, situé à 3 km de la mer.

“Nos discussions se passent moitié français, moitié breton”

Pour la première fois je vais à l'école, laïque je précise. Avec mes sabots de bois et mon sarrau, je suis conduit au cours préparatoire où le maître Monsieur Bedel m'accueille. C'est un homme impressionnant par la taille et qui possède une moto, ce qui a beaucoup de valeur à mes yeux. Les camarades sont presque tous des fils de pêcheurs qui parlent en breton. Très vite il se produit dans nos rapports une espèce d'osmose et nos discussions se passent moitié français, moitié breton. J'ai parlé longtemps le breton mais avec le temps j'ai beaucoup perdu.

Nous jouions à la toupie, aux billes, aux barres, à saute-mouton, à la marelle, eh oui ! aux gendarmes et

aux voleurs. Avec nos grands sabots on ne parlait pas encore de football.

J'ai appris à lire, à écrire et à compter avec facilité, aussi la première année s'est passée sans problème. La deuxième et troisième année (CE1, CE2), j'étais dans la classe de Madame Raoul, très gentille et sévère à la fois. J'avais un petit béguin pour elle qui avait au cou une cicatrice qui m'a toujours intrigué. Puis ce fut l'entrée au cours moyen avec le directeur, Monsieur Fichez, qui m'impressionnait. C'était un pédagogue dans l'âme. Il faisait preuve de sévérité juste et obtenait de nous des résultats magnifiques. Il distribuait des coups de baguette aux désobéissants. À la fin de la journée, on passait devant lui en déclarant 2 coups, 5 coups ou 10 coups et la baguette tombait sur la main tendue mais doucement. Monsieur Fichez était un homme exceptionnel, d'ailleurs l'école où il exerçait porte son nom.

À dix ans il fallut passer le concours d'entrée en 6^e qui était en même temps le concours des bourses. L'examen se passait à Brest. Mon maître m'y a conduit et je suis monté pour la première fois en automobile. On a tassé tous les candidats dans une grande salle, mais voilà, ma fenêtre donnait sur le port avec la grande grue que j'ai beaucoup admirée.

Résultat, ce fut l'échec et il a fallu recommencer l'année suivante. Cette fois, j'avais retenu la leçon, peut-être aussi étais-je moins bien placé pour voir la grue. Le succès vint couronner mes efforts.

Je passais aussi le certificat d'études primaires où je fus reçu premier du canton avec la mention très bien. Mon père pour me récompenser m'offrit ma première cigarette, je fus malade comme un chien.

Après les vacances, ce fut la rentrée en pension à l'école primaire supérieure de Morlaix. Je ne sais si vous imaginez un bout de petit bonhomme de 11 ans, loin de ses parents avec un retour à la maison à Noël et à Pâques. Que c'était long !

Et puis, c'était une foule d'inconnus où il a fallu faire sa place. J'ai pleuré plus d'une fois le soir dans ce grand dortoir lugubre. Il y avait comme partout des bons camarades et d'autres qui vous cherchaient des noises.

Le réfectoire se composait de tables de douze. Vous imaginez les bagarres quand il y avait des frites et du dessert (tout était porté dans un grand plat).

Par contre, les jours où c'était de la purée de pois cassés, nous faisons la moue, on l'appelait "la merde de chat". Mais les pions étaient là et nous obligeaient à en manger. Je me suis réfugié dans le travail et à la fin de l'année, j'ai été récompensé par le prix d'excellence. J'étais fier pour moi et pour mes parents qui avaient fait le sacrifice de m'envoyer en pension.

Le régime comprenait aussi les promenades où l'on voyait défiler à la campagne ou vers la rivière des garçons tout habillés de bleu avec une casquette à boutons dorés et se tenant par la main sous la conduite d'un pion (un pion est un surveillant).

Quel bonheur !

Arrivés à destination on nous accordait quand même un moment de liberté et nous en profitons pour fumer en cachette ou aller cueillir quelques châtaignes.

“C'est le seul coup de poing que j'ai donné dans ma vie”

À ce sujet, je dois vous conter une anecdote. Après la promenade nous entrions en étude. Ce jour-là, j'avais ramassé quelques châtaignes que j'étais en train de gratter. Le pion s'est approché de moi en m'intimant l'ordre de cesser. Furieux je me suis levé en lui assénant sur la poitrine un coup de poing violent (j'étais déjà grand et fort). Il n'a pas répliqué et s'est éloigné, il a bien fait. Je crois que c'est le seul coup de poing que j'ai donné dans ma vie.

J'allais oublier de vous dire que j'allais à la messe. Ce n'était pas par dévotion, mais ça nous permettait de sortir un peu de la "boîte" le dimanche tellement nous avions l'impression d'être en prison.

Si je parlais un peu de ma vie à la maison. Mes parents sont intransigeants sur le travail de classe que je dois avoir terminé avant d'aller jouer. Tout est réitéré et contrôlé soigneusement.

J'ai deux grandes sœurs de 11 et 12 ans de plus que moi qui sont institutrices. Elles me gâtent et m'offrent tous les ans à Noël une boîte nouvelle de "Meccano". J'ai passé des après-midi entières à faire et défaire

des sujets nouveaux, une brouette, une grue, un chariot, une locomotive. Il fallait assembler les pièces de fer de différentes formes et tailles, percées de trous, au moyen de petites vis avec écrous. Mon imagination fertile faisait le reste.

J'aimais beaucoup lire, Bibliothèque verte, récits de voyage, *Le tour de France par deux enfants* qui m'ont fait bien connaître mon pays, Jules Verne et ses voyages merveilleux, etc.

Un jour on m'a offert un ballon de foot, un vrai. J'ai passé des heures à jouer tout seul sur la route où la circulation était inexistante. Devant chez moi, il y avait un grand mur, celui du patronage. Je cognais avec force du pied droit, du pied gauche. Je rattrapais le ballon toujours avec le pied. J'ai acquis là une dextérité des deux pieds qui m'a beaucoup servi quand le moment fut venu de jouer au football en équipe.

“ La poule au pot était le repas de choix du dimanche ”

Maman était une excellente cuisinière. Elle faisait de très bonnes soupes de légumes où je triais consciencieusement les bouts de poireaux que je n'ai jamais aimés.

Elle préparait du lapin que mon père élevait. La poule au pot était le repas de choix du dimanche (nous n'étions pas riches).

Elle me régala aussi de bouillies, de crêpes, de fars bretons et de pommes de terre frites ou cuites à l'eau dans une cocotte en fonte. Les patates qui collaient au fond en grillant un peu étaient un régal à mes yeux.

La troisième et quatrième année de pension se sont passées dans la monotonie habituelle sans élément marquant mais toujours avec la même ardeur au travail et les bons résultats. En fin de 4^e année, j'ai bientôt 16 ans et je dois trouver une porte de sortie. Il fallait d'abord passer le brevet élémentaire, ce qui ne posait aucun problème. Ce diplôme était important à l'époque mais n'était pas une fin en soi.

J'avais envie d'entrer à l'École de Maistrance pour devenir officier de marine. La mer m'a toujours attiré et m'attirera toujours (j'ai d'ailleurs demandé aux enfants qu'ils me fassent incinérer et que mes cendres soient répandues dans la mer à Kerfissien).

“ La mer m'a toujours attiré et m'attirera toujours ”

Mais nous sommes en 39 et la guerre avec tous ses risques pointe le bout de son nez. Ma grande sœur qui est institutrice à Vaisges en Mayenne insiste pour que je vienne à Laval passer le concours d'entrée à l'École Normale d'instituteurs.

Ceci présente l'avantage pour mes parents de ne plus avoir la pension à payer.

C'est ce qui finit par me décider, me voici à Laval. Au concours, il y a 86 candidats venant de tout l'Ouest (17, 18, 19 ans). Il y a 18 places à prendre. Je suis le plus jeune (16 ans). Sans complexe, je passe toutes les épreuves et je suis reçu à la 13^e place. C'est la joie dans la famille.

Les vacances en été se passaient surtout à la mer avec les copains (les filles ne nous intéressaient pas). Nous nagions dans l'eau fraîche que nous trouvions bonne. Nous faisons des courses effrénées sur la plage. Nous jouions au foot.

J'allais aussi me promener au bord de la rivière. Il y avait le "petit moulin", un vieux moulin désaffecté transformé en boulangerie. J'avais rencontré le fils du boulanger et nous sommes très vite devenus de vrais amis. J'allais à l'école laïque et lui à l'école libre mais rien n'est jamais venu troubler une amitié d'une qualité rare. Il était un peu plus âgé que moi et apprenait le métier de boulanger. Après les fournées, il était libre et nous nous amusions à écouter les résultats du Tour de France ; nous n'avions pas forcément les mêmes favoris. Nous allions aussi pêcher la truite ou plutôt braconner.

À l'époque, les truites sauvages si belles avec leurs petits points rouges abondaient dans la rivière. La plus grosse que nous ayons prise pesait 1 kg et nous l'avions sortie de l'eau au moment où passaient dans le ciel les premiers avions allemands, ça nous a coupé notre joie. En rentrant au bourg, j'ai croisé les premiers side-cars occupés par les soldats coiffés de

leurs casques que nous n'avions pas fini de voir. J'ai bien profité de mes vacances car, à la rentrée, je quitte le Finistère pour Laval et l'École Normale d'instituteurs.

Le trousseau comporte tous les vêtements habituels mais aussi un parapluie et un chapeau. Le chapeau a fini son existence dans la Mayenne après une rafale de vent sur le Pont Neuf.

“ Je quitte le Finistère pour Laval et l'École Normale d'instituteurs ”

Le régime accorde une certaine liberté le dimanche et le jeudi. Je vais pouvoir sortir enfin. Le jour de la rentrée, je prends possession de mon nouveau domaine. Devant l'école il y a une grande pelouse et un bassin. C'est clair et aéré, nous sommes à côté du viaduc. Je pourrai au moins entendre et regarder passer les trains. Il y a aussi un grand terrain de tennis entouré de grillage qui sert surtout pour jouer au foot.

Bref le premier coup d'œil est plutôt favorable. Je fais connaissance avec mes nouveaux compagnons. Ils viennent d'un peu partout, de Bretagne, de Sarthe, du Maine-et-Loire, d'Ille-et-Vilaine, du Morbihan et même de Belle-Île.

Nous faisons vite connaissance. Il y a d'abord les 3^e année, "les vétérans" pour qui tout est permis. Ils ont chacun un fils chez les 2^e année "les gadouilles" qui ont un fils chez les nouveaux arrivants de première

année, c'est-à-dire "les pics" comme on nous appelle. Nous avons donc tous une famille bien hiérarchisée et tout se passe bien à condition de respecter les plus anciens.

La première semaine, tout le monde est de sortie pour visiter la ville et les anciens nous entraînent insidieusement vers la rue des Lices où se trouve la maison close. Moi qui suis encore novice pour les choses de la chair, je m'éclipse et vais me promener vers la rivière qui est tout près. Bien entendu, le soir on se moque de moi en me traitant de "puceau", je n'ai qu'une chose à faire, me taire.

Nous reprenons les cours habituels, français, maths, anglais, physique, chimie, auxquels viennent s'ajouter philosophie, psychologie (important pour le contact avec mes futurs élèves), pédagogie. L'ennui, c'est que nous avons beaucoup de remplaçants, des femmes surtout, les titulaires étant pour la plupart mobilisés. On ne nous laisse pas beaucoup souffler.

Il y a aussi une école annexe où nous passons à tour de rôle. Là, nous nous rendons compte de ce que sera notre futur métier.

La première fois, nous nous contentons de bien observer, d'écouter et de prendre des notes. Plus tard, nous avons une leçon à préparer et à faire devant les élèves. En fin d'année, on nous confie la classe une demi-journée, toujours sous la surveillance du maître titulaire qui nous conseille et fait les remarques nécessaires.

Nous avons quand même des moments de repos.

“Je fais partie des acharnés qui jouent au foot sur le terrain de tennis”

En ce qui me concerne, je fais partie des acharnés qui jouent au foot sur le terrain de tennis. Et là, on s'aperçoit que je suis rapide et adroit, (rappelez-vous de mon ballon de foot).

Parmi les anciens qui jouent, pour certains dans des équipes civiles, on me persuade de faire comme eux. Je vais donc signer ma première licence à Andouillé. Le hic, c'est que le directeur interdit de jouer dans des clubs. Il va donc falloir tricher. Les dirigeants d'Andouillé viennent me chercher le dimanche dès que je suis libre, je déjeune au restaurant et après le match on me ramène à l'école. J'ai commencé à acquérir une certaine notoriété dans le domaine footballistique. Je n'ai jamais été blessé heureusement, cela aurait pu avoir des conséquences très graves.

L'année se passe gentiment. Et puis c'est la débâcle. Nous sommes invités par la Croix-Rouge à aller à la gare accueillir et reconforter en sandwiches et boissons chaudes les convois de réfugiés qui quittent la zone des combats.

C'est lamentable et impressionnant. Rapidement on assiste à l'invasion allemande et nous sommes renvoyés dans nos foyers avant l'heure.

J'ai profité de longues vacances à la mer, ou chez mon

ami René, le boulanger. J'allais faire la livraison du pain avec la carriole à cheval et le vieux "Moulin" comme tout le monde l'appelait.

Il avait, je m'en souviens, une grosse touffe de poils sur le nez. La carriole chargée de miches de 5, 6 et même 10 livres qui sortaient du four et dégageaient l'odeur si appétissante du pain frais.

Nous nous installions sur la banquette, les genoux recouverts d'une vieille couverture et hue cocotte !

“J'allais faire la livraison du pain avec la carriole à cheval”

En route pour découvrir les fermes les plus retirées par des chemins bretons qui vont de travers au lieu d'aller droit. Bien sûr, les conversations se faisaient en breton, ce qui ne me dérangeait pas, j'en savais assez pour tout comprendre.

Ce cheval avait la particularité de connaître les fermes où l'on descendait, pour boire un coup de vin ou une limonade pour moi, et il s'arrêtait suffisamment longtemps. Le soir, le vieux "Moulin" inclinait bien un peu la tête mais le brave cheval connaissait tous les détours et les embûches et nous ramenait au bercail.

J'ai aussi de ces voyages gardé le souvenir du crottin frais qui quoi qu'on en dise dégageait une odeur pas désagréable du tout et dont je conserve le souvenir.

Avec les copains de mon âge dont René, nous nous sommes amusés aussi à former une équipe de foot pour courir les tournois de sixte de la région. Ce sont des matchs d'une demi-heure, par équipe de six, sur un terrain un peu réduit. J'ai en mémoire le tournoi de Cléder où j'avais comme avant-centre marqué de nombreux buts (toujours l'adresse et la vitesse de mes séances de ballon contre le mur du patronage).

Nous avons gagné un mouton mais comme il y avait dans l'équipe le fils du boucher, nous n'en avons pas vu la couleur. Le soir nous avons arrosé copieusement la victoire et je suis rentré tard à la maison sans faire de bruit, pas fier du tout et titubant un peu.

Nous rentrons à Laval à la fin des vacances. J'ai 17 ans, l'École Normale étant occupée, nous sommes logés chez l'habitant. Avec un camarade, nous sommes accueillis chez un ménage d'instituteurs retraités très gentils. Ils ont gardé des relations en campagne, et tous les matins nous avons le droit à un copieux petit déjeuner avec beurre à volonté.

Le premier contact avec les normaliennes, les "cousines" comme on les appelait, fut un moment d'hésitation où chacun regardait chacune sans trop savoir quoi dire. Nous nous retrouvons au repas du midi et les langues se délient un peu.

Nous sommes surveillés par une pionne, un vrai cheval de bataille, affublée du joli nom de Phrasie qui allait nous faire avoir des surprises désagréables quand elle trouvait un couple un peu isolé.

Le soir, nous regagnons notre chambre pour la nuit. Au matin, j'avais déjà repéré une jolie petite jeune fille que ses copines appelaient Nénette. Elle était de Bergerac et avait un léger accent chantant. Je ne savais pas ce qu'on appelle le "coup de foudre" mais nous fûmes attirés l'un vers l'autre sans l'ombre d'une hésitation et je sus que c'était là que se terminait l'itinéraire d'un petit Breton.

“J'avais déjà repéré une jolie petite jeune fille que ses copines appelaient Nénette”

Un autre itinéraire allait commencer pour la vie, celui de Nénette et Roger, mais celui-là, je le garde pour moi.

Robert Gripon • 98 ans • ancien agent d'assurance
Maison de retraite Les Bégonias
Rochefort-sur-Mer (17)

Le funiculaire de Montmartre

Je suis né en 1908. J'habitais à Paris, Montmartre, square Saint-Pierre dans le 18^e. Nous allions au foot au Redstar. À l'époque, il n'y avait pas d'escalier à Montmartre. Le bas seulement était aménagé. C'était en friche. C'était notre terrain de jeux.

Il y avait le départ du funiculaire. C'était curieux la façon dont il fonctionnait : c'était un contrepoids d'eau qui l'équilibrait. Les employés se téléphonaient : "Combien tu as de personnes ?".

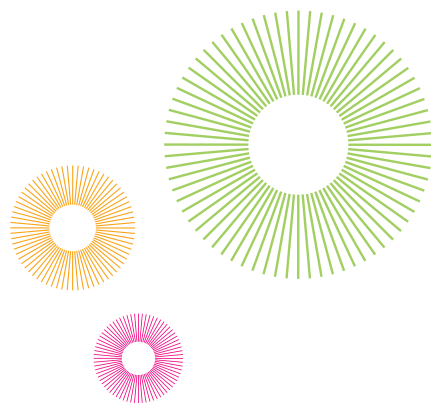
Une personne, environ 65 kg. Ils compensaient en poids d'eau pour monter.

Arrivés en bas, ils ouvraient les vannes. Ça faisait une chute d'eau. On montait sur le mur et on regardait ces chutes d'eau ! C'était beau. On montait sur le mur et on regardait ces chutes d'eau, oui !

“On montait sur le mur et on regardait ces chutes d'eau !”

L'école était à côté. On jouait aux billes, dans le caniveau. On faisait aussi un carré et on jouait aux plumes avec celles des porte-plume. Si ça sortait du carré, on gagnait. Y avait la guerre aussi.

Je me souviens, on allait dans le métro ; y a des femmes qui tricotaient. Y en a même une, une fois, elle m'a fait rire. Tellement, elle avait couru vite, elle tenait un couvercle dans sa main. Je lui dis : "C'est quoi ça ?" Et elle se rend compte qu'elle a perdu sa boîte à bijoux en route. Vous parlez d'un tour.



Vincent Joannés • 88 ans • ancien mineur
Résidence Semiramis Saint-Priest
Saint-Priest-en-Forez (42)

Lettre à la nouvelle génération

Moi, j'ai commencé à travailler à treize ans dans le textile. À cette époque, on faisait dix heures par jour et cinq heures le samedi matin. Ça nous faisait cinquante heures par semaine, à treize ans !

Après, je suis parti au régiment, le 152 à Colmar, à vingt ans. Au régiment d'infanterie. Je suis parti au bord du Rhin, près de la frontière avec l'Allemagne, en mille neuf cent trente-huit, pour la guerre. Là, j'ai été blessé à la jambe gauche et évacué dans les Pyrénées. Ensuite, j'ai été démobilisé à Clermont-Ferrand, car nous n'étions pas en territoire occupé. Je suis passé devant un conseil de médecins qui m'a réformé à dix pour cent, du fait de ma blessure, ce qui ne donne pas le droit à une pension.

Je me suis marié le quinze mars mille neuf cent cinquante et un, j'ai eu deux enfants, un garçon et une fille. J'ai continué de travailler dans le textile quelque temps et, comme il y avait pas beaucoup de travail, je suis rentré à la mine.

Au Puits de la Loire, pendant vingt ans. Je travaillais au parc à bois, je déchargeais les wagons de bois. Moi, je travaillais en extérieur, pas au fond de la mine !

Puis, je suis resté huit ans à Roche-la-Molière, dans le même service, mais en tant que chef d'équipe.

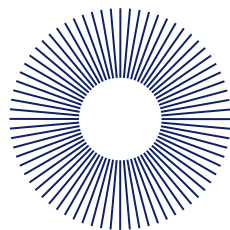
Et puis, je suis parti à la retraite à cinquante ans.

Ma femme malade, mon fils en école d'ingénieur, j'ai dû recommencer à travailler pour des raisons financières. Je suis retourné dans le textile, là où j'étais avant le régiment. Puis, je suis resté sept ans à la Mutuelle agricole Loire Haute-Loire. Je suis rentré là parce que le sergent qui me commandait pendant la guerre était directeur de cette mutuelle.

“ À cette époque, la retraite à taux plein, c'était à soixante-cinq ans ”

À la suite de ça, je suis parti à la retraite à soixante ans. J'ai pu prendre ma retraite à soixante ans à taux plein grâce à ma blessure de guerre. À cette époque, la retraite à taux plein, c'était à soixante-cinq ans. Seuls les blessés de guerre et les prisonniers pouvaient la prendre à soixante ans à taux plein. Les autres pouvaient, mais à 25 %.

À cette époque, on sortait pas, on n'avait pas d'argent, c'était pas comme maintenant !



Adrienne Alazraki • 88 ans • ancienne coupeuse
Maison de retraite Les Bégonias
Rochefort-sur-Mer (17)

Les belles robes de mariée

Coupeuse chez Foucherault : prestigieuse maison de couture à Rochefort-sur-Mer (17).

C'était une époque formidable. J'étais coupeuse. J'ai fait des robes de mariée, de communion, des robes du soir. Je ne comptais pas mes heures.

On faisait un patron dans du papier. Il y avait plusieurs essayages.

Il y avait les ateliers : deux étages !

À chaque étage, un travail. En haut, les belles robes. Je présentais les modèles, les tissus. C'était agréable. La salle était très grande avec des tables de coupe immenses. Je faisais toutes sortes de vêtements et même les miens. "Voyez ! Ce chemisier, c'est moi qui l'ai fait ! Amenez-moi du tissu, je vous en ferai un... Même une robe..."

Les tissus étaient de grande qualité. J'étais maîtresse de coupe. Je transmettais mon savoir aux petites mains. J'ai travaillé quinze ans chez Foucherault.

C'était un métier passionnant... Tous ces habits du soir ! Que c'était beau ! Et oui, tout ça c'est fini maintenant. Je n'ai que ma nièce. Tout le monde est parti. Je ne sais où. Je ne sais pas.

Madeleine

Simone

Valise

Jeannine

Emotion

Bonheur

Cécile

Je t'aime

Marthe

Marguerite

Itinéraire

Libération

Yvette

Gourmande René

Henri

Dieu

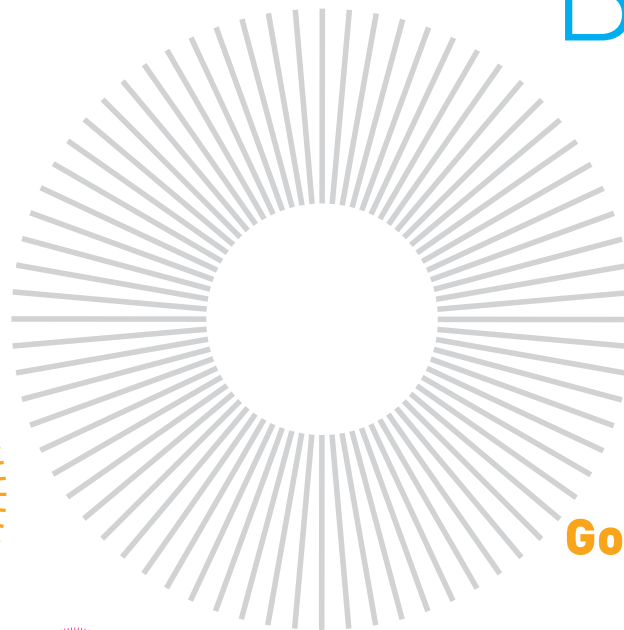
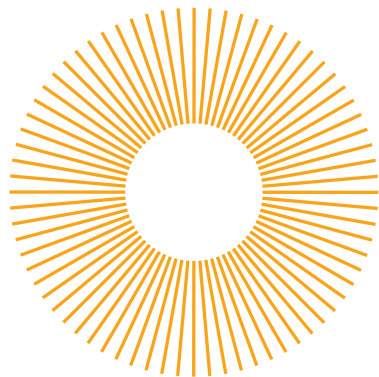
Solitude

Roger

Joseph

Henriette

Fenêtre



Joseph Kucra • 83 ans • ancien tourneur sur métaux
Les Ophéliades Le Creusot
Le Creusot (71)

La grève des étudiants

Les grèves ont éclaté brusquement et j'ai essayé de comprendre pourquoi. Ça a duré longtemps et comme les CPE n'ont pas convenu, le Président a supprimé le décret. Il y avait des manifestations partout dans les grandes villes et les écoles. Mais, il y a eu des éléments incontrôlables avec des saccages et des qui cassent tout. La police a donc été obligée d'intervenir et d'être auprès des manifestants.

Maintenant, il y a un cas que j'ai vu à la télévision, d'une demoiselle qui postulait à Mulhouse pour un CPE. Le patron l'a convoquée en lui disant que malgré ses qualités, il ne sait pas s'il allait pouvoir l'embaucher. C'est un premier emploi pour elle.

“Je crois que la France s'est endormie concernant l'emploi”

Il faut dire que depuis des années, il y a peu d'apprentissage et trop d'études. Il y a pourtant des belles professions à apprendre, mais les jeunes les abandonnent. Et les jeunes, filles et garçons, étudient et étudient...

Je crois que la France s'est endormie concernant l'emploi. Je souhaite aux étudiants le meilleur, la réussite.

Les étudiants se battent entre eux, soit pour continuer la grève, soit pour passer les examens. C'est le pire qu'on a entendu.

C'est pas fini, on sait pas comment ça va finir. Il y a encore de la provocation entre les étudiants et avec la police : pourquoi ? Pour quelles raisons ? Je ne sais pas. Les jeunes qui continuent le piquet de grève disent : “On va jusqu'au bout !” Mais quel bout ? Le bout de quoi ? Mais, c'est mon jugement personnel. Je ne suis pas dans la situation des étudiants.

Le monde entier ne comprend pas ce qui se passe en France. La France chute de positionnement.

Je souhaite que ça finisse le plus vite pour que tout le monde soit satisfait, les parents, les enfants, mais c'est difficile à dire.



Laurence Viala • 92 ans • ancienne hôtesse dans
un grand magasin
Les Ophéliades Thonon
Thonon-les-Bains (74)

Mon cher petit Jean-Marc,

Tu vas trouver bizarre que je t'appelle encore petit alors que tu mesures 1,80 m et que tes cinquante ans se profilent à l'horizon, mais pour moi tu resteras toujours mon petit chéri. J'ai la photo près de moi où je te garde à l'âge de deux ans et, pour la première fois, je t'emmène aux Galeries Lafayette voir le Père Noël, mais tu ne comprends pas et ce bonhomme assis avec une longue barbe blanche et un manteau rouge. Tu prends peur.

Puis, tu partiras vivre chez tes parents, mais je te retrouve tous les Noëls. Le temps passe vite et à sept ans tu sais bien écrire et tu m'écris. Tes lettres enfantines sont là, le paquet monte d'année en année, elles deviennent sérieuses, tu me parles de tes études, tu changes de classe et surtout tu penses toujours à moi et tu m'envoies beaucoup de bisous.

Je range pieusement toutes ces belles lettres et les entoure d'un ruban bleu comme tes yeux.

Puis, soudain, j'aperçois une feuille de journal jaunie par le temps, avec ton nom et ta photo et toutes les félicitations de cette presse puisque c'est le seul du

canton sorti premier et ce concours te propulse vers les grandes écoles et te prévoit à la rentrée à Paris. Le destin nous a rapprochés, les années passent vite. Tu es revenu en Savoie fonder une famille. Je me suis rapprochée de vous tous.

“ Tu m'apparais
ton bouquet de fleurs à la main,
de la tendresse plein les poches
et une pluie de baisers ”

J'attends les fins de semaine où la sonnette m'avertira que c'est toi qui arrives. J'ai le cœur en joie, tu m'apparais ton bouquet de fleurs à la main, de la tendresse plein les poches et une pluie de baisers.

Côte à côte, nous nous asseyons dans le canapé, tu prends mes mains dans les tiennes et le salon qui me paraissait un peu triste s'illumine soudain par ta présence.

Vois-tu mon chéri, tu resteras toujours mon petit cœur qui adoucit les jours tristes de solitude. Il est inutile de te dire combien je t'aime.

Ta Mémé

Pierre Bouffenie • 84 ans • ancien marchand
de cycles
Maison de retraite Les Bégonias
Rochefort-sur-Mer (17)

Lettre aux jeunes

J'ai été arrêté avec mon frère et mon oncle Armand pour la même cause : je travaillais pour un réseau de résistants. Nous étions onze en arrestation à la base de La Pallice (17). Nous avons fait onze prisons avant d'être déportés, en commençant par celle de Lafond à La Rochelle qui est maintenant un hôpital.

À Neumgamme, camp de concentration, j'étais commando de travail.

“ Nous avons été libérés le 11 mai 1945. Je pesais 33 kilos ”

Puis à Villenshagen, nous réparions les sous-marins allemands. On n'avait pas beaucoup à manger. Mon frère était à Dachau. Puis j'étais sur un bateau prison à Malmö en Suède. Nous avons été libérés le 11 mai 1945. Je pesais 33 kilos. J'étais habillé en bagnard avec le triangle rouge sur la poitrine : terroriste. Matricule 44131.

En Suède, nous avons été bien traités. C'est un beau pays. J'y suis retourné en voyage avec ma femme.

Mon frère, mon oncle Armand et mes huit copains sommes tous revenus des camps. C'est ma vie et j'en suis très fier.

Marcel Bruxer • 94 ans
Les Hauts d'Andilly
Andilly (95)

Lettre aux futurs frontaliers

On est tous bilingues dans ma famille, pratiquement maintenant. Cinquante ans d'occupation allemande a forcé de parler officiellement l'allemand. La langue française était interdite, ce qui n'empêche que les familles aisées parlaient le français chez eux en huis clos.

Mon père était dans l'instruction publique, il était instituteur. Ma mère était une fille du peuple.

Dans le village, Sierentz, mon père était nommé instituteur. C'est là qu'il a connu ma mère.

Après la guerre, mon père est retourné à l'École Normale avec des gamins de vingt ans, des écoliers de l'École Normale de La Roche-sur-Yon. Il était considéré comme fonctionnaire allemand et repris comme fonctionnaire allemand-français.

“ On se couchait le soir allemand et, on se réveillait français le matin ”

Nous, les Alsaciens “On est des Français réintégrés de plein droit”. On se couchait le soir allemand et, on se réveillait français le matin.

C'était assez cocasse.

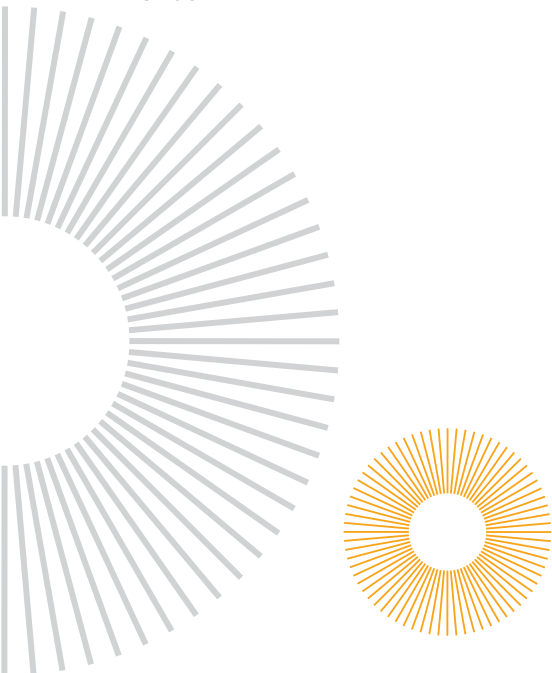
Je suis persuadé qu'actuellement, 95 % de la population alsacienne est bilingue. Vous savez, dans la rue, des Maghrébins, vous en voyez avec des tapis sur les épaules. Ils viennent en France sans connaître la langue et six mois après, ils se débrouillent fort bien.

Au fond, il y a des gens bien des deux côtés, "allemand" et "français". Le mélange des deux, ça faisait des familles toutes très biscornues.

Moi, je suis Marcel, c'est le résultat ; j'avais une sœur, Hélène, décédée.

Voilà présentés le bon et le mauvais côté de l'état de frontalier.

Marcel



Georgette Dupeux • 87 ans • ancienne enseignante
Les Villandières Grenoble
Grenoble (38)

Lettre à nos arrières petits-enfants

À vous, nos quatre chers tout-petits, nous aimerions raconter tous nos souvenirs ; il y en a tant !

Nos souvenirs et les souvenirs que nous ont légués nos parents et grands-parents !

Mais j'aimerais vous raconter un de mes souvenirs qui a éclairé mon enfance. Comme j'aimerais qu'il vous arrive une semblable aventure !

J'avais 12 ans et j'étais en vacances chez mes grands-parents. Le soir à la veillée, grand-père a dit : "Demain, s'il fait beau, nous irons à la pêche à la Queue de l'Étang !".

Un fameux plaisir en perspective... !

“Le soleil sème
des reflets d'or dans les légers
remous de l'eau”

Et le lendemain... nous voici au bord de la petite rivière. Tout est calme. Le soleil sème des reflets d'or dans les légers remous de l'eau. Les libellules bleues et vertes dansent au-dessus des roseaux de la rive. Les fleurs de nénuphars s'étalent brillantes sur l'eau sombre, là-bas près du sous-bois. Assis dans l'herbe, silencieux, nous surveillons nos lignes.

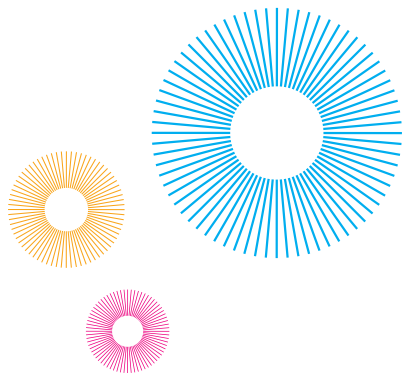
Ça ne mord pas ! Les bouchons flottent immobiles. Soudain... un rapide battement d'ailes, un éclair bleu se pose sur une branche de saule, là-bas, en face sur l'autre rive. Immobile au-dessus de l'eau, un oiseau guette...

Puis, rapide comme une flèche, il plonge puis remonte, un poisson dans le bec, et à tire d'aile disparaît dans le sous-bois.

Grand-père murmure : "Nanette ! un merle bleu !". Je suis fascinée, muette de surprise et d'admiration. "C'est un martin-pêcheur", dit grand-père. "On l'appelle aussi le merle bleu !". L'image du bel oiseau bleu s'est imprimée dans mon esprit et dans mon cœur. Lumineuse, elle m'a suivie fidèlement. J'ai revu souvent, en pensée, cette scène rapide et l'oiseau bleu. C'était peut-être celui de la légende !

Comme j'aimerais que vous trouviez aussi un jour votre oiseau bleu, mes chéris.

Avec toute la tendresse de Mamette et Papou



Henri Balland • 101 ans • ancien instituteur
Le Castelli
Laval (53)

Lettre aux jeunes

J'ai été prisonnier cinq ans dans le même camp. Nous étions onze dans une pièce de peut-être 4 mètres sur 4 à peine. Il y avait une fenêtre large comme une litière, ça faisait la largeur d'un lit ou enfin, des planches en travers avec une paille. Les lits étaient superposés sur trois étages sauf le mien où l'on était deux l'un en dessus de l'autre.

Nous étions onze et nous nous sommes toujours bien entendus, c'est ça qui me revient toujours. On n'a jamais pensé à faire quoi que ce soit aux autres physiquement ou moralement. Quand on voit les gens grogner, se plaindre ou autre, je pense à la bonne entente que nous avons entre nous.

“On partageait même les colis lorsqu'on en recevait”

Ne pensant qu'à aider les autres dans la mesure du possible. On partageait même les colis lorsqu'on en recevait.

Nous pouvions sortir à travers le camp pour passer le temps ou subir les appels extérieurs (même de nuit) devant la baraque et on nous comptait pour voir si tout

le monde était là. Alignés, même en hiver par des températures très froides (-10, on a eu des fois).

On se débrouillait pour s'occuper comme on pouvait. J'ai fait un coffret. On était 2000 dans le camp, on pouvait sortir. Certains s'étaient procuré, je ne sais plus au juste comment, des boules.

Pour la petite histoire, un tunnel avait été creusé d'une baraque sous la route qui passait à côté du camp avec des boîtes de conserve. Il y en eût 7 ou 8 à pouvoir sortir : ils ont été repris. Ils sont montés dans un train car la gare était de l'autre côté de la route, pour prendre la direction de la France. Par manque de chance, le wagon de queue dans lequel ils se sont glissés n'était pas attaché. Certains ont été repris en ville, chose incroyable, il y en a un qui est parti avec un sac Galeries Lafayette : il a été repris tout de suite. Il y en a un qui a réussi à rentrer à Vichy, il nous a envoyé une lettre avec écrit : "Ogino est un con" (docteur qui parlait de moyen de contraception). Ça n'a pas marché car il a été papa.

Nous aussi on les a taquinés un peu. On a fait du cirque et on a "dressé" un prisonnier comme un ours et il levait la patte sur le 1^{er} rang où se trouvaient les Allemands. Il fallait toujours des Allemands à écouter lorsqu'on faisait un spectacle. Après ce coup-là, on a été privé de bibliothèque.

Pour les colis, ils mélangeaient tout dans la gamelle (sardines, rutabaga, etc.) en représailles, mais ils nous ont toujours donné les colis.

“J'ai couché dans un cimetière, dans une petite chapelle”

Les Allemands nous ont reculés vers Berlin à pied ; ça a duré une huitaine de jours au moins. Les Anglais nous ont délivrés d'un autre camp où nous étions prisonniers. C'étaient des déplacements en colonne, et si un de nous s'écartait... Ils nous avaient prévenus : ils tiraient. Nous avons couché un petit peu partout. J'ai couché dans un cimetière, dans une petite chapelle, sur les vitraux qui étaient brisés. Une fois dans une grange, sur les bancs d'une église anglicane.

Le camp était entouré de fil de fer barbelé, on n'avait pas le droit de toucher à la bordure de verdure : on risquait un coup de fusil. Il y en avait un qui avait réussi à se procurer un lapin vivant. Il lui apprenait à sauter, ça distrait. Nous avons pu avoir dans la baraque, sans doute par les Américains, une maquette d'avion modèle réduit. Une des sentinelles nous a dit : "Vous avez un avion mais ce n'est pas avec lui que vous partirez !".

On a rencontré des braves types, chez eux comme chez nous. Il y en a un (un gradé) qui nous a apporté une bouteille de vin qu'on a bu à onze pour le dernier Noël (on ne le savait pas). La seule qu'on a bu en 5 ans à onze.

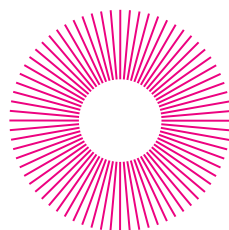
Les Anglais, le débarquement avait eu lieu : on était au courant grâce à la fabrication d'un poste. On avait des nouvelles clandestinement.

On n'a jamais eu de poux mais des puces en quantité. Dans le dernier camp, quand on est arrivé, le premier qui est entré a vu ses jambes couvertes de puces. Pendant tout le temps qu'on a eu des puces, on sortait les draps (ce n'était pas des draps mais une sorte de sac à couvertures) dehors entre les baraques. On n'était pas gentils, les puces avaient froid !

Le lendemain, on en avait autant. Sur le bord de la fenêtre, on mettait le fromage qui coulait... C'est du bric-à-brac ce que je vous raconte.

À la fin de la guerre, chacun est retourné dans son foyer. On s'est revu plusieurs fois puis maintenant la plupart sont décédés certainement, d'autant plus qu'on était tous du même âge à quelque chose près.

Évitez de faire du mal à vos voisins physiquement mais aussi moralement, ce qui peut être très grave.



Vincente Billon • 88 ans • ancienne corsetière
Raymond Paule • 89 ans • ancien jardinier
Marie Pauze • 90 ans • ancienne femme au foyer
Gaëtan Morbin • ancien ouvrier en usine
Yvette Morbin • ancienne vendeuse
Renée Tourny • 92 ans • ancienne couturière
Lydie Bonnepart • 92 ans • ancienne modeliste
Henriette Medina • 90 ans • ancienne femme
au foyer
Sylvie Colin • 76 ans • a gardé des enfants
Marguerite Decherchi • 85 ans • ancienne couturière
Maurice Raquin • 98 ans • palier sonore
Marguerite Giry • 90 ans • ancienne liseuse
Odette Dicocco • 80 ans • ancienne femme au foyer
Noëlle Vernay • 87 ans • ancienne femme au foyer
Stéphane Joubert • 86 ans • ancien employé
du chemin de fer

Saint-François de Sales
Vernaison (69)

Chers enfants

Souvent vous posez des questions sur notre passé et vos interrogations restent souvent sans réponse. Peut-être du fait de souvenirs douloureux de notre enfance, de notre passé.

Vous ne réalisez pas la chance de vivre à cette époque. Nous sommes passés par des moments douloureux, nous ne voulons pas que vous viviez la même chose car il faut tirer une leçon du passé.

La guerre a été pour nous une période de privation : la faim, des parents absents, la peur au ventre...

Pendant la guerre, nous crevions de faim, nous achetions des tickets repas au marché noir dû à la restriction et au manque de nourriture.

Alors que vous, aujourd'hui, il vous suffit d'aller au supermarché pour acheter tout ce que vous avez besoin. Vous jetez, vous gaspillez la nourriture, cela nous choque, nous agace et vous ne comprenez pas vraiment pourquoi.

Les plus heureux, c'est ceux qui ont eu de quoi manger. Mais notre quotidien alimentaire était rythmé par des haricots huit jours par semaine quand il y avait de la nourriture. Parfois le repas du soir était composé d'un cube avec de l'eau en guise de soupe sans beaucoup de goût.

“Les plus heureux, c'est ceux qui ont eu de quoi manger”

Maintenant la variété alimentaire est grande, vous ne faites plus la différence entre la purée de pommes de terre et la purée de flocons ou bien encore la soupe de légumes du jardin et la soupe en sachet.

Après la guerre, nous avons été heureux, surtout le premier bifteck qu'on a pu manger.

Quand la libération a été annoncée, la joie de danser dans les rues, la fête ainsi que la liberté ont embaumé toutes les villes de France.

Quand on est passé par là, on a pas toujours envie d'en parler et vous, les jeunes, vous ne voulez pas forcément entendre, vous nous envoyez promener. Mais pour nous, c'est pas possible d'oublier.

Malgré toutes ces différences, nos moments heureux c'est partager un repas en famille, entre amis, avec vous et pouvoir vous transmettre notre histoire.

Les Résidents



Marthe Blanc • 87 ans • ancienne secrétaire
dans un cabinet d'avocats
Hotelia Hyères
Hyères (84)

Lettre aux compagnes et compagnons d'Hotelia

Étant depuis plus d'un an parmi vous, je sens qu'il est nécessaire que vous me connaissiez mieux.

Vous avez dû constater que je suis d'un caractère assez heureux, dû à ma jeunesse sans doute, gaie, malgré bien des décès... Mais c'est la vie...

“J'ai eu ma part de bonheur”

Il y a eu du bonheur aussi et c'est à nous à l'apprécier ; je parlerai donc de ce dernier, c'est plus gai et j'ai eu ma part de bonheur.

Ma fille s'étant mariée au mois de juillet avec Roland, un ingénieur en sciences et ma fille en faculté des lettres, ont passé leur voyage de noces en Corse. Quand ils revinrent à Nancy, mon mari et moi avons projeté de passer des vacances en Italie et de leur offrir de partir avec nous pour ce beau pays, ce qui leur plût tout de suite. Nous arrivâmes un beau matin à l'hôtel de Rimini où nous avons réservé deux chambres. Nos valises étant vidées, nous avons bien envie de nous dégourdir les jambes. Ainsi, nous sommes sortis faire un peu de lèche-vitrines dans les rues de la ville où de nombreux magasins nous attiraient : vêtements, maillots de bain à la dernière

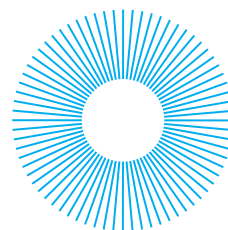
mode. Notre fille fut attirée par un joli pull rose. Roland le lui offrit et lui demanda de l'essayer. Il lui allait très bien : elle le garda sur elle.

Pour fêter cet achat, Roland nous offrit l'apéritif. Il ouvrit son porte-monnaie et laissa tomber ses pièces. En voulant les ramasser, il renversa son verre sur le pull de sa femme ! Ce fut le fou rire, le premier de la journée. Pauvre Roland ! Il était tout rouge de confusion.

Mais il y eut une suite : arrivés au restaurant, on nous servit de la viande. Il prit de la moutarde avec son couteau et la déposa au bord de son assiette. Le couteau tomba et en le ramassant, il trempa sa manche dans la moutarde. Re-fou rire.

Après le repas, nous décidâmes d'aller manger une glace. Sur le perron de l'hôtel, un petit vent frais vint nous effleurer. Aussi, Roland se proposa de remonter dans les chambres pour prendre des gilets. Mal lui en prit : il tomba dans les escaliers, heureusement sans se faire de mal.

Tout ceci est vrai et heureusement pour Roland, ce fut la fin de ses aventures “comiques” du premier jour de vacances en Italie.



Paul Vallée • 89 ans • ancien militaire
dans la Marine
Maison de retraite Les Bégonias
Rochefort-sur-Mer (17)

Chers parents,

Quelle joie que cette joie, quelque part le pas est franchi. Trente ans c'est du bel âge. [...]

Je prends la plume à mon tour pour vous envoyer mes très sincères félicitations. Que le Bon Dieu prête au p'tit pitchoun un solide tempérament et beaucoup de qualités. C'est beaucoup de dons à demander mais la saison s'y prête et l'été pointe à l'horizon.

Je cesse ma prose en vous envoyant derechef tendrement dans l'attente de voir ses premiers pas et ses premiers babillages...

Tendrement et sincèrement
Votre papy qui vous adore.

Paul

NB : Il me rappelle mon petit-fils. C'est dans la Méditerranée qu'il fera ses premières brasses et dans le Casino qu'il croquera ses premières madeleines.

Fernande Didier • 91 ans • ancienne bonnetière
Les Ophéliades Troyes
Troyes (10)

Lettre à Véronique

À cause des bombardements et de la présence des Allemands dans les Ardennes, maman a dû s'enfuir avec ma sœur Marinette âgée de deux ans et mon frère Pierre, de trois ans. Elle était enceinte de moi. Partie seulement avec un petit sac et un petit chou cru. Pourquoi un chou, elle ne le savait pas. Elle suivait les gens en exode, elle a accouché dans une cave et a repris sa route. Une dame lui a donné un morceau de pain qu'elle mâcha pour me nourrir.

Après beaucoup de marche, la petite famille, avec un groupe de personnes, s'est reposée dans une grange pendant une quinzaine de jours.

Le fermier leur a offert du lait. Un mois s'est écoulé et maman a pris contact avec sa sœur qui habitait Saint-Parres-aux-Tertres et qui voulait bien nous accueillir.

Mais à notre vue, elle nous a repoussés. Nous étions très sales. Repartis sur les chemins, les Dames françaises nous ont abordés et recueillis. Sur la rive droite du canal, elles nous ont logés dans une petite maison meublée de deux petits lits en fer.

Elles nous ont donné une machine à coudre. Maman confectionnait des capotes de soldats qu'elle transportait dans une brouette au dépôt appartenant aux Dames françaises.

Ces dernières nous apportaient des vêtements que maman, habile en couture, réajustait.

Plus tard, vers l'âge de deux ans et demi, les Dames françaises m'ont offert une paire de petites chaussures noires vernies avec une petite bride. C'était un merveilleux cadeau. J'étais très heureuse de les mettre.

Maman tricotait beaucoup, elle m'a fait des petites chaussettes blanches avec des jours. Je marchais en regardant le bout de mes chaussures. J'étais très fière.

“ Maman tricotait beaucoup, elle m'a fait des petites chaussettes blanches avec des jours ”

Pendant cette période si difficile, c'était mon plus beau souvenir de petite fille.



Lucien Jean • 84 ans • ancien directeur commercial et des services extérieurs en sucrerie

Château du Mariau
Meung-sur-Loire (45)

Lettre à nos vingt-deux petits-enfants et conjoints

Vous qui êtes une partie prenante du noyau actif de ce 21^e siècle, vous profitez de tout ce que le progrès a accumulé pour faciliter la vie, tant sur le plan du travail, des aménagements de la vie courante, des loisirs, du bien-être.

Peut-être oublie-t-on un peu les valeurs de la famille afin qu'elles ne pèsent pas trop, des temps de réflexion, et va-t-on vers un matérialisme de plus en plus prononcé. Aussi, je me demande parfois si une époque comme la Renaissance, avec ses richesses, ses bâtisseurs, ses artistes, ses lumières et son respect des règles du vrai "françois", n'était pas le jardin d'un enrichissement pour chacun.

Je ne tranche pas, je vous laisse juge, mais alors que nous avons essayé, avec votre Mamy, d'inculquer à nos enfants, et eux ensuite l'ont fait avec vous, les valeurs du sens de la famille, du travail bien fait et le respect des autres, je ne voudrais pas que vos lumières individuelles soient éteintes par cette ère de consommation où seul compte le profit.

Gardez cet esprit de contentement et cette joie que vous avez à vous retrouver **tous** ensemble lors de nos réunions festives. Pour Mamy et moi-même ce sera notre plus belle récompense.

Votre Papy

Roger Truchot • 93 ans • ancien chef d'atelier
Les Ophéliades Le Creusot
Le Creusot (71)

Mémoire d'un nonagénaire. La guerre de 1939-1945

Je vais commencer par le plus pénible, c'est-à-dire la guerre de 1939-1945. Elle a réellement commencé le jour de la déclaration de guerre à l'Allemagne par la France, soit le 3 septembre 1939.

Le 1^{er} septembre, l'Allemagne avait déclenché la guerre en envahissant la Pologne. Le gouvernement français de l'époque avait anticipé le conflit. C'est pour cette raison que j'ai été mobilisé le 27 août 1939 comme chef de poste.

J'étais volontaire pour continuer à servir malgré une demande d'affectation spéciale au Creusot par mon employeur, Schneider et Cie. J'ai été incorporé à la 215^e compagnie autocirculation routière de Dijon.

Au début, je ne savais pas à quoi cette affectation correspondait. J'ai compris très tôt : les autorités m'attribuent une motocyclette. Pour moi qui n'avais jamais piloté ce type d'engin, j'étais plutôt surpris. C'était une grosse moto de marque Monet Goyon, très en vogue à l'époque, munie de tous les accessoires et l'équipement du parfait motard.

Le lendemain de mon arrivée, la compagnie part en direction du Nord. Nous ne savions pas du tout où nous nous rendions. Nous nous sommes arrêtés à la frontière allemande, dans un village du nom de Bredenbach. Cette commune avait été évacuée. Les

maisons étaient vides de tout occupant. Nous devions loger dans ces maisons. Le lieu était d'une tristesse intense, d'une désolation prenante. Notre arrivée n'a pas dû plaire aux Allemands car, le lendemain, nous avons été bombardés. Il est tombé de nombreuses bombes, mais sans que nous soyons touchés. Les impacts les plus proches se situant à environ cinquante mètres d'où nous nous trouvions. Il n'y eut pas de dégâts, mais nous nous demandions bien ce que la suite nous réservait.

“ J'en ai profité pour m'habituer à ma moto, ce qui était somme toute pas très difficile ”

Le lendemain, la compagnie attendait des ordres. J'en ai profité pour m'habituer à ma moto, ce qui était somme toute pas très difficile. Nous avons tout de même eu des explications sur notre rôle, sur les consignes à respecter. Nous devions faire la police de la route, tout simplement, organiser les convois. Nous portions un brassard vert et blanc qui nous donnait l'autorité indispensable pour exercer convenablement notre mission.

Au bout de quelques jours, branle-bas de départ en direction de l'Aisne, une commune nommée Villequier-Aumont, près de Tergnier. Une fois arrivés, nous logions dans une sorte d'exploitation agricole, au premier étage d'une maisonnette. Nous étions cinq par chambre et nous couchions dans la paille. Les repas se prenaient dans l'étable, une vaste salle

très propre et chaude. Malheureusement, nous n'avions toujours pas de consignes très précises. Petit à petit, nous nous sommes habitués, nous faisons nous-mêmes notre emploi du temps. Nous contrôlions les véhicules militaires, occupés principalement par des officiers. Ils nous exhibaient leurs papiers, nous notions les passages. On sentait bien que nous ne servions pas à grand-chose. C'était un train-train journalier, pas désagréable, bien sûr, un peu ennuyeux tout de même. On se demandait constamment quelle était notre réelle utilité. D'ailleurs, nous ne parlions même pas de la guerre. Tout cela provoquait une ambiance bizarre.

“Le 12 mai, je me trouvais sur place en première ligne pour constater les dégâts”

Le 10 mai 1940, tout change. Les Allemands attaquent et envahissent les Pays-Bas et la Belgique. Pour la compagnie, c'est le branle-bas de combat : départ immédiat pour organiser la circulation de la division. Direction la Belgique. Nous y arrivons en deux étapes sans trop de problèmes. Le 11 mai, nous sommes à Saint-Martin, petite commune située sur une colline d'où nous avons une vue plongeante sur la plaine. On assiste alors à un bombardement massif de stukas qui pilonnent les carrefours routiers avec des hurlements de sirènes. Le 12 mai, je me trouvais sur place en première ligne pour constater les dégâts puisque je

devais assurer la circulation aux carrefours qui avaient été détruits par les avions. Spectacle de désolation : de nombreux cadavres, des camions éventrés. Il fallait néanmoins tout dégager pour que les véhicules militaires puissent passer.

Ce n'était pas facile, il s'en faut.

Les jours suivants, la circulation est brusquement confuse. Nous avons dû quitter la Belgique, évidemment. Les conditions de circulation deviennent de plus en plus pénibles car les avions allemands continuent de bombarder les convois composés de militaires, mais aussi de très nombreux civils.

Dans les jours qui suivent, la situation est absolument impossible à décrire. La pagaille partout et des situations horribles. Nous passons dans la région de Fleurus. Il nous faut organiser la circulation de nuit. C'est affreux.

À Valenciennes, à Saint-Amand, la situation est identique. En revanche, à Bayon, un petit village, nous restons quelques jours sans bouger. Les avions allemands nous survolent en rase-mottes. Et toujours pas de présence alliée, pas d'avions français. Le 26 mai, la route est encombrée de plus en plus de civils. La pagaille est indescriptible. Il faut marcher sur des cadavres, il faut avoir le courage de le dire. À Ventigny, c'est de pire en pire. Enfin, le 28 mai à Arbrisseau, c'est le blocage complet, nous n'avancions plus. Tous les corps d'armée sont représentés.

Être chargé de la circulation dans ces conditions s'avérait absolument impossible. Je suis allé chercher des ordres auprès de mes supérieurs. J'apprends que le lieutenant Pernay qui commandait le peloton était

grièvement blessé, de même que son adjoint. Les sous-officiers qui, comme moi, étaient à la tête d'un poste, avaient tous disparu. J'étais donc le seul responsable de la quarantaine d'hommes qui restait, et je devais, seul, assurer la circulation.

Je décide donc d'en référer à l'état-major. Mais il fut impossible de trouver un téléphone. Devant cette situation, j'envisage alors de me rendre moi-même auprès de l'état-major dont je connaissais à peu près le lieu de stationnement. Mais il fallait traverser une zone exposée aux tirs allemands. Je dis à mes hommes de m'attendre, mais ils insistent fortement pour partir avec moi, ce que je refuse compte tenu du danger encouru.

Après avoir effectué environ un kilomètre, je m'aperçois qu'ils ont suivi tout de même. Un capitaine égaré qui était en voiture avec son chauffeur s'était joint à eux. Nous formions donc une colonne repérable par l'ennemi dans une zone qui venait d'être évacuée. Ce qui devait arriver arriva : nous avons été pris pour cible.

Tout à coup, près d'un barrage, on nous tire dessus. Évidemment, étant en tête, je suis aussitôt touché. Je suis blessé à plusieurs endroits du corps. Un de mes hommes, Guy Savin, m'a soigné aussitôt. Il a relaté ses interventions. Il m'embarque dans la voiture du capitaine. Je ne pouvais pas marcher, bien sûr.

“ Ne passez pas, les Allemands sont à côté ”

Nous voilà partis en direction de Lille pour trouver un hôpital susceptible de m'accueillir et de me soigner. À chaque carrefour, les gens disaient “Ne passez pas, les Allemands sont à côté”. Effectivement, ils arrêtent mon véhicule. Les occupants descendent. Un soldat allemand se présente, me voit, comprend que je suis blessé et que je suis coincé dans cette voiture en plein milieu d'une fusillade qui s'était déclenchée. Comme la voiture était dans un croisement, l'arrière se trouvait dans la ligne de mire des projectiles divers. J'entendais les balles siffler et s'écraser contre le véhicule. Dans cette situation, il était absolument impossible de bouger.

Après quelques minutes de cette inconfortable situation, un civil est venu, il a poussé la voiture afin de la mettre hors de la ligne de tir. Ce brave homme, au péril de sa vie, m'a sorti de la voiture, il m'a emporté dans la première maison qui se trouvait là. J'étais en sécurité.

Par la suite, j'ai su qu'il était allé chercher une ambulance, toujours au péril de sa vie, évidemment. J'ai eu une chance inouïe, l'ambulance est venue tout de suite : elle était à proximité et, comble de bonheur si l'on peut dire, elle m'a emporté dans le seul hôpital de Lille, sur les vingt-deux de la ville, qui n'avait pas été évacué.

C'étaient des braves bonnes sœurs qui avaient refusé d'abandonner leurs malades. J'ai donc pu être soigné aussitôt, ce qui a évité la gangrène qui avait atteint de nombreux blessés souvent plus légèrement touchés que moi. C'était notamment le cas de mon lieutenant qui a dû être amputé pour une lésion qui était

certainement moins grave que la mienne. Je ne pouvais toujours pas marcher : j'avais un éclat d'obus coincé sous la rotule. Il fallait le retirer, mais les médecins ne pouvaient rien faire, n'ayant pas de radioscopie à leur disposition en état de marche.

J'ai, de ce fait, attendu un mois pour que la radio fonctionne et que l'on puisse localiser cet éclat d'obus et m'opérer sans difficulté. J'avais une plaie au mollet, dans le gras du mollet. J'étais également touché au périnée, qui a pu être détecté suffisamment tôt pour ne pas provoquer de conséquences graves. Je pouvais marcher un peu, mais ma jambe restait toujours coincée en avant et refusait de revenir en arrière. Étant donné les circonstances, l'hôpital fonctionnait sans kinésithérapeute. Cependant, la plaie du genou était infectée et suppurait beaucoup, d'où d'autres grosses difficultés pour marcher.

“ Le premier cadeau qu'elle me fit, une canne, m'a beaucoup aidé à marcher ”

J'étais doté d'une "marraine de guerre". En effet, la personne chez qui j'avais été hébergé lors de mes blessures en attendant d'être transporté à l'hôpital de Lille, Mademoiselle Van Dongen, a voulu faire ma connaissance. Elle est venue me voir à l'hôpital. Cette charmante personne était institutrice. Je l'ai immédiatement baptisée "marraine de guerre" pour sa gentillesse à mon égard. Le premier cadeau qu'elle me fit, une canne, m'a beaucoup aidé à marcher. Elle

venait me voir souvent, me réconforter, m'apportant de la lecture à chacune de ses visites.

Après mon rétablissement, au lieu d'être libéré, je devais me retrouver prisonnier de l'armée allemande. Mademoiselle Van Dongen, afin de me soustraire à ce triste devenir, m'avait apporté des vêtements civils pour que je puisse m'échapper. Si j'avais eu la mauvaise idée de m'échapper avant l'arrivée des Allemands, j'aurais eu beaucoup de mal à arpenter les routes de la région avec des blessures même pas cicatrisées. Heureusement, l'avenir devait décider pour moi d'un autre destin.

J'ai été soigné au mieux des possibilités de l'hôpital de Lille. Je me faisais un souci monstre pour les miens. J'avais essayé de donner de mes nouvelles, mais c'était impossible. J'ai expédié de nombreux plis. Aucun n'est arrivé à destination.

Enfin, après trois mois d'hospitalisation, j'ai reçu, ainsi que mes camarades, l'ordre d'évacuer Lille pour être admis dans un hôpital de Paris où je ne suis resté qu'un seul jour.

Ensuite, j'ai été directement autorisé à rejoindre mon domicile. Lorsque je suis arrivé à la maison, on imagine ma joie et celle de tous les miens. Sur plus de deux cents hommes mobilisés au Creusot, j'étais le seul dont la famille n'avait pas du tout de nouvelles. Tous étaient prisonniers ou blessés, mais toutes leurs familles étaient informées de leur situation, sauf la mienne !

Quand je suis arrivé à l'Hôtel-Dieu du Creusot, j'ai été choyé et soigné rapidement et efficacement.

Trois jours après mon admission, ma plaie qui était toujours suppurante était guérie. J'ai pu faire de la rééducation. En faisant du vélo, j'ai pu remettre ma jambe en état.

Par la suite, le lieutenant Perney, mon chef de corps, qui avait été blessé lui aussi, a pris contact avec moi pour me proposer la Croix-de-guerre. J'étais très fier de la façon dont j'étais considéré. On pourrait croire qu'avec tous ces événements, ma situation militaire était bien terminée. Et bien non !

“J'ai cependant terminé la seconde guerre mondiale en beauté”

En janvier 1945, on a fait appel à moi en ma qualité de spécialiste de la circulation routière. La guerre était presque terminée. Je me suis présenté et j'ai repris du service à la caserne Duhesme à Mâcon. Nous devions attendre du matériel destiné à rapatrier les nombreux déportés et prisonniers de guerre. J'ai donc attendu ce matériel sans rien faire d'autre. Or, ce matériel n'est jamais venu ! J'ai perdu mon temps et cela est bien dommage.

J'ai cependant terminé la seconde guerre mondiale en beauté puisque j'étais présent sous les drapeaux le 8 mai 1945, pour l'armistice.

Enfin, lors de la cérémonie officielle du 8 mai 1981 au Monument aux morts du Creusot, je fus décoré de la médaille militaire.

Gilbert Thiriet • 85 ans • ancien chef de bureau (SNCF)

**Les Ophéliades Troyes
Troyes (10)**

Lettre à un ancien guide de montagne

Le village de Vallorcine est blotti dans une reposante vallée, il est borné par la crête de l'Aiguillette, les cornes de Loriaz et ses bergeries.

C'est ainsi qu'en septembre 1974, nous nous trouvons dans ce mini paradis. Depuis notre arrivée en ces lieux, il nous arrivait souvent de jeter un regard sur ces tentantes cornes de Loriaz pour y tenter une petite grimpe de 800 mètres de dénivelé, dans nos cordes d'amateur, sachant que les chemins sont des mieux balisés et que la vue de là-haut doit être magnifique. Nous nous décidions donc, munis bien sûr, de solides bâtons pour aider nos jambes en cas de besoin.

Comme nous l'avions espéré, le paysage est superbe. En outre, sous nos pas s'étalait un véritable tapis de myrtilles ou "brimbelles", dont nous profitons pleinement ainsi que de cet air pur et du silence absolu. Bref, l'extase !

Cependant, nous nous sentions observés. C'est alors que subitement, nous nous apercevons avec une certaine stupeur de la présence d'un chien, un berger allemand à la carrure impressionnante. Il est immobile, à quelques mètres seulement, à nous épier, l'air autant surpris que nous l'étions, mais ne témoignant cependant d'aucune attitude hostile.

En premier lieu fort surpris puis une certaine crainte, je l'avoue, mais surtout avec des tas d'interrogations. Que faisait-il là-haut seul ? Était-il perdu, vagabond, voire sauvage ?

Aucune réponse. Profitant de son attitude apparemment sereine et à ses battements de queue, je tentais alors de partir à la recherche d'indices pouvant nous expliquer la situation. M'approchant fort heureusement à sa hauteur, à quatre pattes, au grand dam des myrtilles, mais tant pis ! J'esquisse quelques caresses très mesurées auxquelles il semble sensible et j'essaie de déceler quelques raisons de sa présence en ces lieux.

“ Comme on le fait avec un ami, notre menu est partagé avec lui ”

Les oreilles sont propres, les pattes non usées ni sales ; je ne pense même pas à chercher un quelconque tatouage. Mes caresses semblent porter leur fruit. Son attitude nous fait comprendre qu'il est à la recherche d'une certaine affection. Comme on le fait avec un ami, notre menu est partagé avec lui : biscuits, pruneaux, raisins, etc. Il semble tout apprécier et nous nous en réjouissons.

Un autre souci nous hante alors que nous nous apprêtons à la descente. Qu'allons-nous faire en bas ? Il n'est pas question, bien sûr, d'envisager son hébergement. Nous gardons l'espoir que quelqu'un nous donne une explication ou un indice sur son

identité. Mais rien, ni les commerçants interrogés ni même les douaniers de l'endroit ne peuvent nous aider. Arrivés à notre home, je tente de le laisser entrer avec mes amis par les communs du sous-sol pendant que j'utilise l'entrée principale. Il ne se laisse pas leurrer. J'essaie donc traîtreusement de lui proposer de jouer. Pour ce faire, je lui lance une pierre et je m'esquive rapidement à l'intérieur.

Pas bête ce chien ! Il profite d'une fenêtre restée ouverte et il est rentré plus vite que moi. Je consulte le directeur de la maison, ancien chasseur ; il a conservé une niche qu'il me propose pour la nuit. Hélas, sitôt attaché, ses cris, ses pleurs, ses aboiements nous arrachent le cœur. Je me résous à prendre la décision de contacter le lendemain les autorités municipales. Ce qu'il y avait au menu ce soir-là, je ne saurais le dire, ni si j'ai dormi tant mon désarroi était grand.

Et au matin, je suis plus soucieux encore que la veille car je ne trouve aucune trace de mon chien.

Cependant, j'apprends incidemment que le dénouement est heureux. Le maître du chien, habitant de Saint-Gervais, s'exerçant à l'escalade dans les cornes de Loriaz, avait emmené son chien et l'avait laissé dans la bergerie de l'endroit. Le maître du chien nous avait sûrement aperçus depuis les hauteurs, fraternisant avec son animal. Il nous avait hélés mais sans doute, le vent ne portait pas dans notre direction. Il nous avait cependant suivis sur le chemin de la descente (le maître suivant son chien à la trace, c'est le monde à l'envers !).

Il est ainsi parvenu à la maison pour de joyeuses retrouvailles, j'en suis sûr et c'est ainsi que j'ai su qu'il s'appelait Sam. L'aventure s'est terminée ainsi et j'étais soulagé de cet heureux dénouement.

Puis-je vous faire part d'un souhait ? Si au gré du temps (c'était en 1974) et au hasard de la vie, ces quelques lignes tombent sous les yeux du maître concerné, ma joie serait profonde de parler avec lui de la montagne et de Sam. Je ne pense pas à mon ami Sam, car la dureté de la vie fait que l'espérance de vie de cette race de chien est assez courte, je le sais par expérience.

Si je vous dis que j'aime beaucoup les chiens et que mon goût pour la montagne est très prononcé, en douterez-vous ?

Cécile Belaud • 85 ans • ancienne femme au foyer

Simone Chevalier • 85 ans • ancienne employée de restauration

Madeleine David • 87 ans • ancienne commerçante

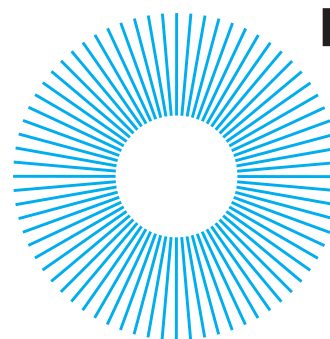
Henriette Helaut • 95 ans • ancienne comptable

Yvette Oger • 85 ans • ancien professeur

Marguerite Prioux • 82 ans • ancienne commerçante

Le Castelli

Laval (53)



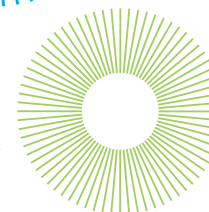
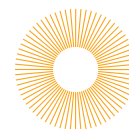
Paris, notre capitale

A la renommée mondiale

Redonne des souvenirs

Images de plaisir

Source de richesses



Anonyme

Les Villandières Chalon-sur-Saône
Chalon-sur-Saône (71)

Mon cher neveu,

Tu ne veux pas que je t'emmène au restaurant pour Pâques car tu t'es mis au régime.

Moi qui ai connu la guerre et les tickets de rationnement, les queues interminables pour se procurer du beurre ou du pain, je crois rêver ! 100 g de pain par personne, il fallait se contenter de ça... Pas de quoi faire une indigestion.

C'était la misère, et sincèrement si on pouvait remonter le temps, j'espère que c'est toi qui me payerais ce bon gueuleton de Pâques.

Tous les mois, il fallait que l'on aille à la mairie chercher des tickets. Tu dois penser que j'exagère, mais c'est parce que tu n'as pas connu cette époque. Vous êtes heureux maintenant. Parfois, on allait au ravitaillement chercher des pommes de terre et un peu de farine. Il y avait des tickets pour l'huile, le café, le sucre... pour tout. Est-ce que dans ta tête tu comprends ce que représentaient ces tickets ?

Au Creusot, l'usine a été bombardée, c'était notre gagne-pain. L'Hôtel-Dieu a été bombardé, un chirurgien a été tué par le bombardement... Bien sûr, petit à petit, on a reconstruit. Maintenant, c'est très moderne, et c'est même fleuri. La ville était assez étendue pendant la guerre, on était beaucoup d'ouvriers, et c'était difficile de trouver la nourriture.

Toute ma vie, j'ai travaillé en pensant à mes vieux jours, toute ma vie, j'ai économisé pour ma vieillesse. Je te raconte ça, mais on peut pas comparer, est-ce que tu y penses à ta vieillesse, toi qui a déjà 35 ans ?

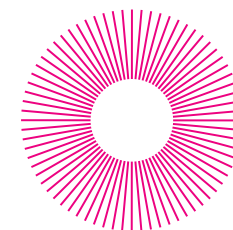
La vie a beaucoup évolué, beaucoup, beaucoup ; il fallait travailler dur de mon temps, on n'avait pas le choix.

“ Est-ce que tu y penses à ta vieillesse, toi qui a déjà 35 ans ? ”

Je regrette de ne pouvoir partager ce déjeuner avec toi, car ta jeunesse me fait du bien et aussi parce que ta vie, plus généreuse et plus facile que celle que j'ai menée, a pour moi un goût de bonheur.

À la semaine prochaine, mon cher neveu, et soit sans crainte, je n'achèterai pas de gâteau pour fêter ta visite car, même si je suis gourmande, je respecte tes décisions.

Ta tante qui croit en toi.



Cécile Belaud • 85 ans • ancienne femme au foyer

Simone Chevalier • 85 ans • ancienne employée
de restauration

Madeleine David • 87 ans • ancienne commerçante

Henriette Helaut • 95 ans • ancienne comptable

Yvette Oger • 85 ans • ancien professeur

Marguerite Prioux • 82 ans • ancienne commerçante

Le Castelli

Laval (53)

Dans les bistrots

Dans les bistrots où les conversations

Nous mettent en ébullition

On revoit Paris

Cette ville jolie

Notre-Dame et ses vertus

Où les gens sont les bienvenus

En montant les marches du Sacré-Cœur

Nous les trouvons les chanteurs

Et les touristes qui disparaissent gardent en souvenir

Tout le plaisir

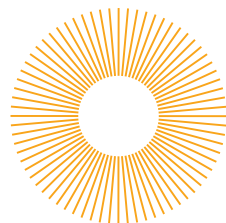
Le théâtre des Folies Bergères

Où les femmes sont à nues

La grande Dame de fer

Où l'on se repère

Nous fatigue sans en avoir l'air.



Roger Tous • 83 ans • ancien instituteur

Le Castelli

Laval (53)

Variations humides

L'eau sans qui notre Terre serait nue comme un ver

L'eau source de vie qui a fait l'univers

L'eau qui jaillit de Terre en de puissants geysers

L'eau qui nourrit les plantes qui deviendront tout vert

L'eau qui naît à la source pour devenir torrent

L'eau qui se fait rivière à un rythme plus lent

L'eau qui recueille le flot de nombreux affluents

L'eau qui va vers la mer et s'ouvre en s'étalant

L'eau de la mer immense vit avec la marée

L'eau vive le matin, le soir s'en est allée

L'eau porte les bateaux jusqu'à leur destinée

L'eau de l'océan calme et parfois déchaîné

L'eau des pôles devient une épaisse banquise

L'eau se transforme en glace au Soleil qui l'irise

L'eau sans cesse fouettée par une froide bise

L'eau qui devient bientôt une immensité grise

L'eau claque sur la vitre sous le violent orage

L'eau qui vient doucement lécher la blanche plage

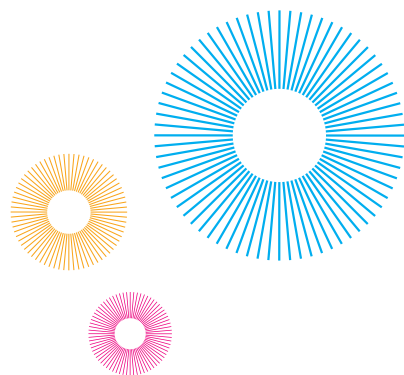
L'eau qui porte en douceur le jeune enfant qui nage

L'eau qui dans sa fureur se soulève avec rage

L'eau matin de rosée qui perle la pelouse
L'eau brume du soir sur l'horizon l'épouse
L'eau qui se posa en neige et forme une ventouse
L'eau s'étale en couvrant le toit de tuiles rouges

L'eau qui goutte, qui goutte et remplit la cuvette
L'eau qui fuit doucement et mouille la moquette
L'eau de pluie qui se glisse au bord de la fenêtre
L'eau qui coule, qui coule et jamais ne s'arrête

L'eau est source de vie mais j'aime bien le vin.



Madeleine-Paulette Michou • 92 ans
ancienne cultivatrice
La Lilardière
Meung-sur-Loire (45)

Chanson de Madame Michou (sur l'air de la Marseillaise)

Allons enfants de la cuis...ine...
Le pot au feu est écumé
Entre nous les pommes de terre frites
Et les haricots fricassés et les haricots fricassés
Entendez-vous dans la campagne
Bondir ces féroces lapins
Qui viennent jusque dans nos jardins
Dévorer nos choux, nos salades
Aux artichauts nouveaux
Y'en a pour tous les goûts
En voulez-vous mes belles dames
Y'en a pour tous les goûts

Des petits et des gros.

Anonyme

Les Villandières Chalon-sur-Saône
Chalon-sur-Saône (71)

Mon cher petit Matthieu,

J'espère que ton contrôle d'histoire s'est bien passé. Pour cela, il a fallu que tu te penches un peu plus sur tes livres car quand je t'ai demandé ce que tu étudiais tu m'as juste répondu : "Euh..., la seconde guerre mondiale... avec Hitler... Voilà !". Ensuite, tu es parti car tu avais un message d'un de tes copains sur l'ordinateur, un email comme tu dis, et nous n'avons donc pas pu continuer notre discussion. Je suis assez surpris qu'un jeune homme intelligent comme toi ne trouve pas d'intérêt à cette discipline qu'est l'histoire. Tu dis que tu préfères l'informatique car, ça c'est utile et que l'histoire, ça ne sert à rien. Eh bien, mon cher petit-fils laisse-moi t'expliquer à quel point c'est important.

“À 16 ans, j'étais soldat dans l'armée française”

Tu sais quand j'avais 16 ans comme toi, je ne passais pas mon temps devant la télé ou l'ordinateur, mes préoccupations premières n'étaient pas de savoir comment je devais m'habiller pour être à la mode et si j'aurais un scooter pour mon anniversaire, je n'allais même pas à l'école. Et non ! À 16 ans, j'étais soldat

dans l'armée française et mes loisirs étaient plus que limités pour ne pas dire absents, je portais toujours le même uniforme et je ne savais même pas où je serai le jour de mon anniversaire.

Et je peux te dire que j'en ai vu des horreurs pendant cette guerre !

En 45, j'ai vu les avions anglais larguer leurs bombes incendiaires sur Berlin. La ville brûlait et nous étions tous impuissants face à ce désastre car il gelait et que les pompes incendie étaient donc inutilisables car leur précieuse eau était devenue glace. Des gens fuyaient, criaient et d'autres restaient là immobiles et muets à regarder leurs maisons, leur ville et tous leurs souvenirs qui y étaient rattachés partir en fumée.

Un jour, j'ai vu un Russe s'approcher tranquillement d'un infirmier allemand, le mettre en joue, tirer puis poursuivre sa route. Les gens, au lieu de s'horrorifier d'un tel acte, se sont tout de suite jetés sur le cadavre encore chaud pour le dépecer de toutes ses affaires (vêtements, bijoux ...).

La trahison était monnaie courante et il suffisait d'un simple mot à un Russe pour régler parfois quelques querelles... "Niemsky". Il fallait dire Niemsky pour qu'un homme, femme et enfants soient emmenés pour être exécutés. Niemsky signifie ennemi, et a été utilisé par certains pour se venger.

C'était la guerre et pour régler les litiges qu'ils pouvaient avoir, les gens utilisaient la violence car elle était devenue quotidienne, anodine. Il y a eu un grand

nombre de morts injustifiés et cela dans les deux camps.

Un jour, j'avais soif, terriblement soif et après avoir beaucoup marché j'aperçus un puits. C'était génial ! J'allais enfin pouvoir épancher ma soif ; mais, quand je me suis penché au-dessus de ce puits, j'ai vu un cadavre au fond et ma soif a laissé place à mon écœurement.

J'ai vu des soldats russes qui à défaut de pouvoir se procurer de la vodka siphonnaient les voitures pour en boire l'essence. Ils buvaient pour oublier, pour ne plus penser à toutes ces horreurs dont ils avaient été les spectateurs ou même pire, les acteurs. Imagine les dégâts que peut produire de l'essence dans un corps humain car si ces hommes ne sont pas morts pendant la guerre, les ravages internes de l'essence ont dû les consumer à petit feu.

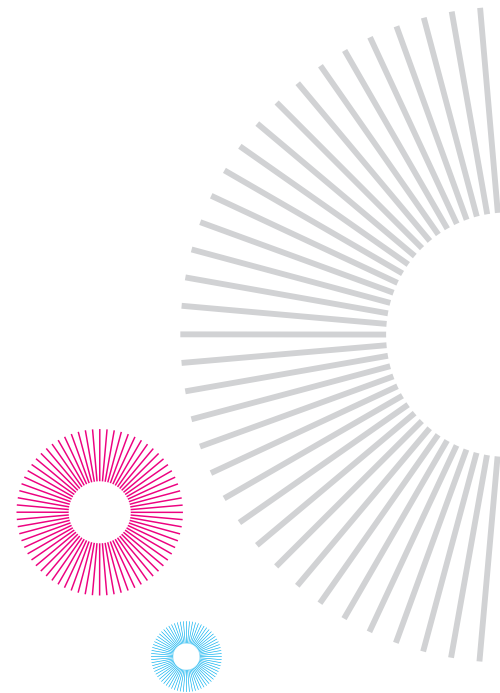
Une fois j'ai été fait prisonnier... J'avais peur. J'ai réussi à faire comprendre à un Russe que j'étais français et c'est ce qui m'a sauvé, sinon j'aurais été abattu comme les autres.

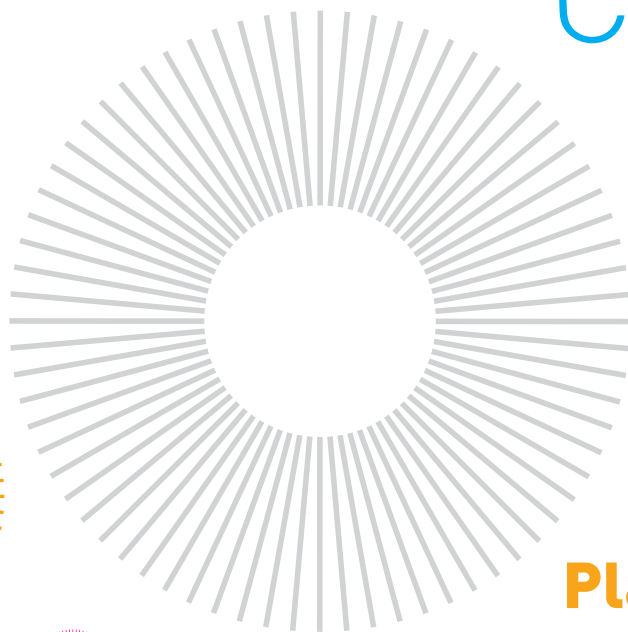
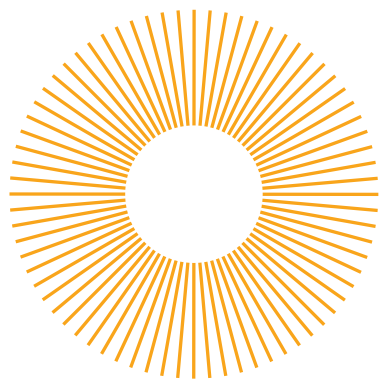
Alors tu sais mon petit, ces horreurs que j'essaie corps et âme, de chasser de mon esprit pour qu'elles arrêtent de hanter mes nuits et bien aussi paradoxal que cela puisse paraître, je ne veux pas qu'on les oublie car il faut que vous sachiez, les jeunes et les générations futures, à quel point une guerre est dévastatrice. Pour ces millions de personnes alliées ou ennemies, soldats ou civils qui sont morts à cause de la folie d'un seul homme "Hitler", nous nous devons de raconter cette page noire de notre histoire.

“ Il faut que vous sachiez, les jeunes et les générations futures, à quel point une guerre est dévastatrice ”

Et cette histoire n'est pas seulement celle d'un peuple mais c'est aussi la tienne car moi, ton grand-père, j'y ai participé et tu te dois de la connaître pour l'enseigner plus tard à tes enfants pour que l'on n'oublie jamais. Cette histoire est beaucoup plus qu'une simple leçon d'école, c'est l'histoire de ta famille et tu te dois d'accomplir ton travail de mémoire.

Je t'embrasse.
Ton Papy





Vérité
Hélène
Attente
Conscience
Jean
Ami
Gérard
Paulette
Conscience
Eternel
Beau
Renée
Plaisir
Colette
Rêve
Roger
Claude
Lily
Merci

Jean Vovau • 86 ans • artiste peintre
Les Roches
Saint-Ours Les Roches (63)

Je voulais intituler cette lettre "Lettre à mon ego", en réalité, le titre serait plus indiqué "d'examen de conscience".

Je ne sais pas si l'on me comprendra, mais je suis en pleine confusion de pensées et de sentiments. Autrement dit, je ne me comprends plus moi-même. Il m'arrive de changer brusquement d'idée, de sentiments, tout en les mélangeant quelquefois.

Ceci ne sera pas une confession, je n'ai pas à avouer certaines fautes ou erreurs, là-dessus, je me juge assez moi-même, sans demander l'avis de personnes étrangères. Autrement dit, mes regrets d'avoir certains comportements me suffisent, du moment que je les regrette.

Je n'ai jamais commis de fautes très lourdes mais quelques fois des erreurs de jugement, je les ai assez regrettées sans en avoir maintenant à demander le pardon. Quant aux actions dont je pourrais me flatter, ma modestie, si modestie il y a, m'évite d'en parler et à la fin de ma vie, il m'arrive de la regretter tout en sachant que l'on n'est pas éternel.

On voudrait ne pas avoir peur, partir avec une boutade, mais c'est quand même difficile...

De toute façon, à la fin, il vaut mieux ne rien regretter, et c'est pourquoi il ne faut pas dévier d'une vie (ou route) droite.

Paulette Faou • 80 ans • ancienne dentiste
Hotelia Suresnes
Suresnes (92)

Lettre aux jeunes

Dans la vie, il faut être "gentil", ça fait un peu bête de dire de quelqu'un qu'il est "gentil". Moi, je trouve que c'est la plus grande qualité que l'on peut avoir et aussi la plus rare. Je pense que quelqu'un de gentil, c'est quelqu'un de bienveillant et prêt à s'intéresser aux autres... Ce qui est fort exceptionnel.

On s'en aperçoit quand on est vieux, malade ou dans le besoin (ou triste). Finalement, les gens sont très peu soucieux des autres, ils ne parlent que d'eux, de leurs maladies, de leurs problèmes et c'est bien triste. On est bien accablé quand on s'intéresse pas aux autres.

Je trouve qu'il faut aimer mais surtout pas l'argent. Ce sont les fleurs, le soleil, les sourires des choses qui coûtent rien qui rendent heureux. Les envieux sont des personnes à plaindre parce qu'ils n'ont jamais tout et qu'ils désirent toujours plus. Ils sont toujours en manque.

“ Les gens qui savent s'intéresser aux autres se trouvent des amis ”

Il faut savoir se trouver des amis qui sont capables de s'intéresser aux autres. Réciproquement, les gens qui savent s'intéresser aux autres se trouvent des amis.

Il n'y en a pas beaucoup mais quand on en a, c'est agréable. Dans la vie, on a 2/3 d'amis, le reste c'est des connaissances mais si on leur porte de l'intérêt on peut s'en faire des amis. Quelqu'un qui ne sait pas se faire des amis, c'est peut-être sa faute à lui. On reçoit ce qu'on donne.

C'est quand on est malade, vieux et dans le besoin qu'on s'aperçoit qu'il n'y a pas beaucoup de gens qui tiennent à vous.

On peut se faire des amis en apportant aux autres ce qu'ils veulent mais ne pas perdre de vue que ce qui les passionne vraiment c'est qu'on parle d'eux. Il ne faut pas trop s'attendre à ce qu'ils s'intéressent à vous et trouver la clé de leur intérêt.

Je trouve ça passionnant que les personnes racontent leur vie. La vie de chacun est un roman. Ce n'est pas de l'indiscrétion mais de l'intérêt au sens noble du mot.

Au fond, le bonheur c'est de s'intéresser à beaucoup de choses et être "gentil". Il y a des gens qui suscitent l'intelligence et pour ceux qui ne la suscitent pas, on peut réussir à sortir le meilleur d'eux-mêmes.

**Renée Guin • 82 ans • a travaillé à l'entreprise
Moulinex à Alençon
Les Temps Bleus
Nogent-le-Rotrou (28)**

À mon chéri que j'aime beaucoup

Tu me manques, je voudrais te voir plus souvent. Je suis ici de force, mais je me plais beaucoup. Je suis avec deux petites jeunes de la maison ce matin, elles m'ont coiffée. Il y a une petite avec ses petites lunettes, elle est belle comme tout, et l'autre petite jeune blonde qui est pareille, mais elle n'a pas de lunettes.

“ Je passe mes après-midi à regarder Georges et Ancelle jouer aux dominos ”

Je passe mes après-midi à regarder Georges et Ancelle jouer aux dominos. Cela me fait passer un bon moment.

Je t'aime beaucoup, j'espère te voir bientôt.
Je te fais plein de gros bisous, je t'aime très fort, je ne t'oublierai jamais.

Renée, que tu aimes beaucoup, celle que tu aimes.

Marie-Joseph • 86 ans • ancienne agricultrice
Le Castelli
Laval (53)

La vie est bizarre

La vie ne m'a pas forcément gâtée. Veuve à 45 ans, trop jeune avec 7 enfants. Il est parti trop tôt, au moment où la vie s'annonçait plus confortable, la construction de la maison, le travail, etc.

Mon mari était de l'Assistance publique, ce qui était mal vu, il en a beaucoup souffert. J'ai vendu ma maison 9 ans après et je suis allée en appartement.

La vie est bizarre, j'ai gardé des enfants à la maison par la suite pour pouvoir vivre.

J'ai été très malade.

Quand j'étais jeune, ma mère me disait qu'elle aurait préféré avoir deux enfants de plus que d'avoir un enfant comme moi.



Monsieur Claude L. • 73 ans • ancien agent technique à la D.D.E.
Les Ophéliades Château Gombert
Marseille (13)

Renaissance

Les grands arbres argentés frissonnent sous la brise,
L'émotion me noue la gorge et s'écoulent de grosses larmes

Sur mes joues creusées par la douleur qui,
par surprise,
S'empare de mon corps sans que je ne désarme.

Les heures sont longues et l'attente est cruelle
Dès que je serai guéri commencera ma marche
Vers les irréelles oasis de mon enfance sensuelle.
En demandant pardon, j'accomplirai la démarche.

D'oser m'enfuir, solitaire sur les routes poudreuses.
Je partirai un jour, j'en suis sûr repoussant l'évidence
Retrouver les jardins luxuriants où en cascades
généreuses
Sur les grands rochers blancs l'eau coule en
abondance

Roger Lacroix • ancien physicien
Hotelia Suresnes
Suresnes (92)

Lettre à une dame présente à Hotelia

Chère Madame,

Je pense que l'être humain est une créature intermédiaire entre l'animal et l'ange sur une échelle des valeurs spirituelles. C'est pourquoi, lorsque je contemple – ou ai contemplé celle qui est devenue mon épouse –, je cherche à discerner le visage d'ange sur son visage et non à ne voir qu'un corps de femelle. Un grand "Merci" donc pour tout ce que votre visage exprime d'angélique : les traits de votre visage sont façonnés par des pensées, les sentiments qui animent votre esprit.

Il y a une lecture des visages qui est une découverte des sentiments et des pensées qui ont amené une vie. Je cherche à bien apprendre cette lecture en comparant les visages à ce que je vois des vies.

Et ce que je peux déjà lire sur votre visage me remplit de bonheur. (Je dis bien de "bonheur" qui est une satisfaction de l'esprit et non "plaisir" qui limite la satisfaction à celle des corps de chair). Merci donc, Madame, pour le bonheur que me procure la vue de votre visage.

R. Lacroix

Monsieur Claude L. • 73 ans • ancien agent technique à la D.D.E.
Les Ophéliades Château Gombert
Marseille (13)

La rose de porcelaine

Dans ma quête des fleurs, j'ai recherché la rose
Qui se trouve très rare au sein des clairs taillis
Et soudain je n'ose y croire, la seconde est grandiose
Au milieu du vert fouillis une rose a jailli

Porcelaine diaphane par les rayons irradiée
Je tends ma main vers toi, tendrement je t'effleure
Ô rose unique, ta beauté m'est destinée
Les pétales recourbés on dirait que tu pleures

Et je vais rester ainsi de longues heures
Devant le spectacle que m'offre cette fleur
Figé, je suis envoûté par cette splendeur
Je te voudrais ÉTERNELLE que jamais tu ne meures

Gérard Serres • 67 ans • ancien chauffeur-livreur
chez un fleuriste
Les Roches
Saint-Ours Les Roches (63)

Lettre à Jacques

Je pense souvent à toi. Ta maladie a été un obstacle à notre amitié. Mais, comme j'ai la foi, je me dis en moi-même qu'une amitié comme la nôtre ne pourra mourir. J'ai apprécié ton amitié délicate et tes moments de prières.

Ce qui m'a rapproché de toi, c'est ta souffrance et mon envie de la soulager.

“Je me dis en moi-même qu'une amitié comme la nôtre ne pourra mourir”

Ta souffrance, outre ta maladie, c'était ton isolement. Malgré l'entourage, ta souffrance t'a isolé et j'ai essayé de rompre cette solitude, de te faire dire des prières.

Je te souhaite d'être heureux maintenant et pour la vie éternelle.

Anonyme
Les Ophéliades Simiane
Simiane Collongue (13)

Lettre à mon ami Marius, à sa mémoire

Mon grand ami disparu à jamais.
Souvenirs douloureux, oui bien sûr ; mais souvenirs merveilleux. Mé-u, qu'on l'appelait, m'a laissé cette lettre avant de partir

Me voici au bout du chemin aboutissant à la fin de mon existence ; jetant un long regard sur mon peu glorieux parcours, je t'y retrouve toujours, précédé de ton aide, dans mes instants difficiles, ma reconnaissance envers toi est infinie, éternelle ; j'ai besoin, non pas pour me justifier, mais plutôt pour me confesser auprès de toi, d'essayer de te dire le pourquoi que je ne m'explique pas, de mes turpitudes au regard des miens que j'ai tant aimés, mais le démon, le démon de la mer, de l'espace, de la rudesse de la vie, m'a tenu éloigné d'eux et de toi.

Alors avant mon grand départ, que, inconsciemment je sais arriver, je m'adresse à toi.

À toi, pour toi, mon ami.

J'aime la mer, le vent, les embruns, les routes sans trace qu'ouvre sur l'immensité des océans l'étrave des navires ; j'ai croisé sur toutes les mers du globe, j'y ai englouti quarante ans de ma vie, y sacrifiant la part due à ceux qui m'aimaient, à ceux que j'aimais.

Évidemment, on peut voir ça de façon romantique ; horizons lointains, rivages inconnus, aurores boréales, parfums exotiques.

La vérité est autre ; c'est la faim, la crasse et la misère qui poussent les hommes vers des pays qui n'existent que dans leurs rêves. Car du nord au sud, d'est en ouest, le malheur a les mêmes larmes engendrées par l'homme, cet animal féroce, des larmes salées ... Comme les vagues de l'océan.

Voilà mon ami, ma triste confession ; je te demande, vite, car le temps m'est compté : mon ami, mon véritable ami "Comprends-moi"

Adieu

Marius

Monsieur Claude L. • 73 ans • ancien agent technique à la D.D.E.

**Les Ophéliades Château Gombert
Marseille (13)**

La rivière

Tête nue, je suis parti sur le chemin fumant
À travers les genêts revenant à ma rivière
Le soleil sur ma peau jouait de ses diamants
La marche m'était dure sur ces tapis de pierres

J'entends des rires d'enfants. Est-ce toujours ce rêve ?
Qui me poursuit encore, qui me hante sans trêve,
Où je vois des gamins hurler leur joie de vivre
Cachés par les lauriers dont la senteur m'enivre

C'était il y a très longtemps, il me semble mille ans
Nous étions nus dans l'eau ruisselante sur nos corps,
Impudiques et vainqueurs dans tous nos jeux bruyants
La liesse était en nous dans cet irréel décor

Quand cessant soudain leurs rires en cascades
Ils suspendaient leurs jeux et leurs folles disputes
Quand épuisés enfin par toutes leurs ruades
Ils se couchaient fourbus dans leur petite hutte

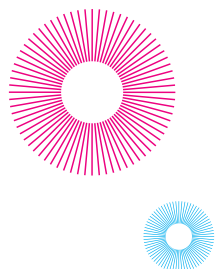
Le silence du soir comme un crucifiement
S'abattait sur ces enfants, tout grelottant d'amour
Dans le jour déclinant, enlacés tendrement
Ils sortaient de ma vie, je croyais pour toujours

Ce songe qui revient me fait mal et m'opresse
Ai-je vraiment foulé ces vastes champs de fleurs ?
Ou ai-je rêvé les instants de tendresse ?
Vécus par ces enfants aux rires enjôleurs.

Mais durant mes longues nuits trop blanches
Quand la souffrance veille mon corps qui flanche !
Ces fantômes reviennent et me prenant par la main
Me guident en riant vers le lointain chemin

Tête nue, je partirai sur le sentier fumant
À travers les genêts menant à ma rivière
Le soleil sur ma peau jouera de ses diamants
La marche ne sera dure que sur ces tapis de pierres

Le jour viendra alors où retrouvant ma rivière
Sous un soleil de plomb je remercierai les dieux
Retrouvant la nymphe aux yeux crépusculaires
Pour lui dire que le l'aime et à jamais adieu.



Anonyme
Résidence Artémis
Changé (72)

Lettre à Roger

Je t'aime toujours, j'ai beaucoup de peine depuis que tu es parti.

Je voudrais que tu reviennes mais tu peux pas revenir.

Je t'aime toujours.

Si tu m'avais écouté, tu serais jamais mort comme ça !

Je t'aime, on efface tout, je veux que tu reviennes car je t'aime vraiment.

Si tu m'avais écouté quand je te disais fais comme ça...

Si tu savais...

Arrête de fréquenter les deux grosses bonnes femmes d'à côté.

Cette nuit, j'avais envie de faire pipi, je me lève et je t'ai demandé de m'aider mais tu étais pas là, tu t'en fichais pas mal.

T'as acheté un matelas neuf, je pissurai dedans.

Je t'aime toujours mais laisse tomber les poufiasses, je ne veux plus entendre parler de ça.

Je voudrais que tu me donnes une montre comme tu m'avais donné et offert à Tours.

Je peux pas te dire que j'étais à ton enterrement personne me dit rien.

T'es fou de te faire incinérer moi j'aurai plus rien, je ne pourrai pas aller sur ta tombe y mettre des fleurs, t'avais dit que tu savais pas ce que tu ferais.

Ils ont dû te marmitonner...

Roger Tous • 83 ans • ancien instituteur
Le Castelli
Laval (53)

J'ai adopté une chanson

Nous avons vécu notre union sans accroc, toujours ensemble dans nos classes respectives. Deux autres enfants sont nés, une fille et un garçon. Vous dire que tout a été parfait serait mentir. Mais nous avons toujours su nous retrouver. J'ai été chasseur. J'ai joué au football, nous avons fait du cinéma, nous avons monté une troupe de théâtre. Nous faisons une petite soirée récréative avec nos élèves à Noël et à la distribution des prix. Je me suis souvent demandé comment nous avons pu faire tout cela tout en ayant nos élèves et nos trois enfants.

Mais nous étions heureux.

Les années passent, nous avons acquis en Bretagne au bord de la mer une maison modeste qui a toujours été pleine aux vacances, les amis, les enfants, les petits-enfants.

Elle était joyeuse et pleine de rire.

“ J'ai acheté un bateau
dont j'étais à la fois capitaine et
matelot ”

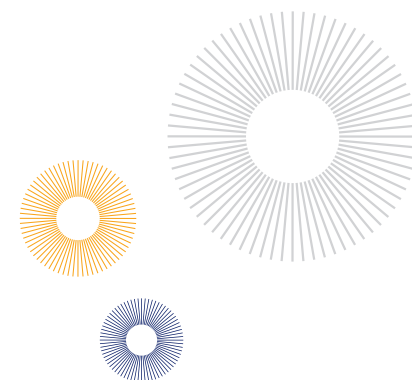
J'ai acheté un bateau dont j'étais à la fois capitaine et matelot.

J'ai pêché des tonnes de poissons, maquereaux, lieus, carrelets, soles, bars, homards, crabes, etc. Quand je ne dors pas la nuit, je reprends mon bateau et je vais à la pêche en rêve : comme c'est bon !

La retraite est venue et nous avons continué à s'occuper d'enfants en classe de mer ou de neige.

Le contact avec les enfants vous empêche de vieillir et de penser à vos petits ennuis de santé.

J'ai adopté une chanson qui dit :
*Les douleurs sont des folles
et qui les écoute est encore plus fou
à nous deux toi qui console, biniou,
mon biniou, mon cher biniou*



Hélène Leroy • 85 ans • sans profession
Les Hauts d'Andilly
Andilly (95)

Cher Auguste,

On est au mois de mai, c'est le mois du muguet. Je t'aime toujours. Je sais qu'avec toi, je revenais toujours avec deux robes, quand je disais que j'allais m'acheter une robe.

Alors, "mon mari" venait toujours avec moi parce qu'il voulait voir ce que j'achetais, si c'était bien et je revenais toujours avec deux robes.

J'avais des robes d'été, des robes d'hiver, on achetait des robes avec des manches et qu'on pouvait mettre sans manteau. Oui, ça c'est vrai !

Quelquefois, mes robes d'été, je les mettais en automne. On sortait beaucoup, on allait au cinéma, on allait au bal, mon mari me disait : "Il y a un bal à Soisy". On disait ensemble : "On va y aller, si tu veux". Si on n'allait pas au bal, on allait au cinéma.

C'était le samedi soir, après ta journée de travail. J'étais heureuse d'être avec toi au bal.

J'ai été six mois sans pouvoir t'écrire lorsque tu étais prisonnier. Tu pesais 42 kilos. C'est pas beaucoup pour un homme un bol d'eau chaude le matin, et le soir, c'était ça ton repas.

Auguste, tu n'aimais pas ton prénom ; oui, j'aime mieux mon prénom "Hélène", mais j'aime bien t'appeler "Poulet", tu es "mon poulet à moi".

Hélène

Colette Teilhet • 73 ans • ancienne assistante administrative (aviation, construction, agence immobilière)
Château du Mariau
Meung-sur-Loire (45)

Lettre à ceux qui, sans le savoir, ont un malade chez eux !

Quelques jours avant Pâques 2000, nous avons loué un bungalow sur l'île de Noirmoutier. La veille du départ, je demandais à mon mari s'il avait chargé dans notre véhicule tout le matériel qu'il lui fallait pour 15 jours de pêche au bord de la mer : filets divers, leurres, bottes, etc. Au lieu de me répondre gentiment, comme d'habitude, il pousse les hauts cris et jura plutôt violemment en disant que cela ne me regardait pas, qu'il savait ce qu'il avait à faire...

Je laissais donc là la discussion en pensant : "S'il te manque quelque chose, tu verras bien, et tu en achèteras...". La soirée se passe sans autre anicroche...

Le jour suivant, à environ 7 heures du matin, nous sommes tous les deux prêts. Comme nous agissions avant ce jour-là, je sors la voiture du garage, mon mari, fermant les portes, vient me rejoindre, mais au lieu de ce qui se passe habituellement, il veut que je conduise.

Après environ 200 km, je lui indique que je vais faire "un arrêt pipi". Il me répond que pour lui aussi cela va être nécessaire. M'étant arrêtée alors à l'orée d'un petit bois, mon mari revient à la voiture avant moi et

s'installe à la place du passager et lorsque je reviens, à mon tour, interrogative, il me répond que "cela me va bien". Nous roulons donc jusqu'à Noirmoutier. Arrivés et après être passés à la réception, pour avoir nos clés, nous atteignons le bungalow où nous allions passer 15 jours.

Voiture garée devant, mon mari commence à décharger son matériel et je constate qu'il lui manque bien des choses : bottes, manches pour les filets et divers. De mon côté, je range quelques denrées alimentaires : sel, poivre, huile, vinaigre, quelques conserves, etc. Mon mari me rejoint me demandant si j'ai tout ce qu'il me faut... "Pain et lait me manquent", est ma réponse, ajoutant que nous allions descendre à la superette faire quelques courses, pensant fortement qu'il allait faire les quelque derniers 5 ou 6 km restants.

Malheureusement, sortant devant moi, alors que je ferme à clé le bungalow, il s'installe comme pendant le voyage, à la place du passager. Nous y allons, faisons nos courses, et rentrons au camping, rejoignant ainsi notre bungalow comprenant deux chambres, dont une à deux lits, un salon-salle à manger, une cuisine latérale bien équipée, une petite salle de bain avec douche et un WC.

Pendant notre séjour, mon mari est incapable de se repérer à l'intérieur du bungalow et n'a jamais pris le volant de la voiture... Bon ! pensais-je, il ne connaît pas cet aménagement ! Cela ira mieux quand nous serons chez nous... Il sait que j'aime conduire, c'est peut-être pour cela qu'il me laisse le volant.

“Cela ira mieux quand nous serons chez nous”

Après ces quinze jours de séjour, un peu bizarres par rapport aux autres que nous avons connus, nous rentrons chez nous. Hélas, je constate les mêmes difficultés pour lui à se situer dans notre intérieur et à localiser ce dont il a besoin.

Cette situation m'inquiétant vraiment, et ayant, de plus, constaté depuis quelque temps, un tremblement de la main droite qu'il avait, avec un ancien soudeur comme lui, attribué à la "pince à souder", je vais voir, seule, notre médecin.

Notre médecin, suivant mes explications de ces faits, me répond qu'il va le faire hospitaliser pour examens divers ; ma réponse négative lui fait rétorquer : "Amenez-le moi", car je viens de lui dire que pour moi il s'agissait soit d'une maladie de Parkinson, soit d'une des maladies d'Alzheimer. Sa réponse est : "Vous, vous voyez toujours le pire". Sur ce, je prends rendez-vous auprès de la secrétaire. Le jour du rendez-vous, nous arrivons tous les deux et le médecin procède à nos examens habituels, puis demandant son âge à mon mari, lui précise qu'il faudrait penser à regarder où il en est au point de vue de la "mémoire" !

Le médecin dit : "Je vais vous envoyer voir une dame neurologue au CHR de La Source", précisant : "Vous allez très bien vous entendre avec elle, elle est charmante", et lui faisant remonter le bras droit vers

“À ce moment-là, je savais qu'il s'agissait de l'autre maladie”

l'épaule, notre médecin ajoute : “Vous avez de la chance, vous n'avez pas la maladie de Parkinson”.

À ce moment-là, je savais qu'il s'agissait de l'autre maladie, ayant entendu à la télévision tout un programme sur ce sujet !

Ayant pris rendez-vous avec la neurologue au CHR, nous y allons. Elle est très gentille avec nous et elle commence à faire effectuer un test spécial à mon mari, en me précisant que je ne dois en aucun cas l'aider, ni même ouvrir la bouche.

Les réponses de celui-ci étant tellement ahurissantes qu'à la 5^e question de la neurologue, je pensais : “Il se paie sa tête !”. Malheureusement, les questions se suivant, je me rendais de plus en plus compte des difficultés que mon mari avait pour répondre correctement !

Sortant du cabinet, mon mari me précédant, la neurologue garde ma main dans la sienne, ajoutant que si j'avais des questions à poser, je pouvais lui envoyer un “petit mot” ou “un coup de fil”... qu'elle serait toujours là pour me répondre.

Et voilà, comment en 2000, la tuile m'est tombée sur la tête, confirmée par la neurologue !

Tant bien que mal, j'ai essayé d'aider mon mari à continuer de vivre normalement à la maison avec moi. Tous les jours, il allait faire une promenade que j'avais qualifiée de “tour des ponts”. Sortant par le pont Georges V, il revenait par le pont Thinat.

“Tant bien que mal, j'ai essayé d'aider mon mari à continuer de vivre normalement”

Cette situation durait depuis quelques années quand, un matin, sa promenade s'étant beaucoup prolongée, je lui demandais à son retour : “Tu n'as pas demandé ton chemin ?”. C'est alors qu'il me répond : “Pas du tout : je m'étais perdu et je tournais en rond dans des rues que je ne connaissais pas !”

Ainsi, à partir de ce jour-là, au lieu d'une heure, la promenade s'écourta...et ne dura plus que pendant un quart d'heure.

Pour ma part, j'étais de plus en plus fatiguée, deux années de suite déjà la neurologue m'avait dit : “Il faut vous faire aider !”. Je lui répondais : “Oui !”, mais je jugeais que je pouvais faire face aux nombreuses difficultés que nous rencontrions mon mari et moi... Il avait déjà tout abandonné et je faisais face comme je pouvais avec l'aide de plusieurs de nos amis...

À Noël 2005, plusieurs visites des petits-enfants et des enfants étaient prévues... J'avais pensé les recevoir, remettre la maison en état et prendre

rendez-vous avec notre médecin pour me remonter physiquement car j'étais de plus en plus fatiguée et essoufflée...

Je n'ai pas eu le temps de faire face cette fois-ci. Un petit-fils et sa compagne arrivent le 23 décembre vers 15h30. Mon mari et moi sommes heureux de les recevoir... Mais, à 22 heures, alors que mon mari est allé se coucher vers 21 heures, notre petit-fils appelle pour moi SOS Médecins ; je me retrouve face à face avec une doctoresse qui veut m'envoyer au CHR. Pointant mon index vers la chambre : "Il n'en est pas question, mon mari dort à côté", lui dis-je.

Mais, personne n'écoutant ma réponse, on m'expédie aux "Urgences", ce dont je n'ai aucun souvenir, et je refais surface deux jours et demi plus tard en réanimation. Des visiteurs sont là, mais je ne peux leur parler : je suis intubée, cathéter dans la gorge, nombreuses perfusions. Voilà comment s'est terminée cette histoire ! Je suis allée au bout de mes forces, sans m'en apercevoir et sans tenir compte de mon âge ni de mes capacités physiques.

C'est exactement ce qu'il ne faut pas faire !

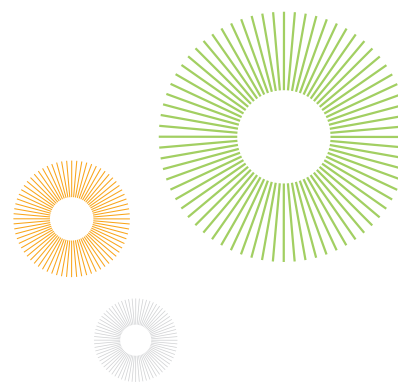
“ Je suis allée au bout de mes forces, sans m'en apercevoir ”

Si un jour, vous rencontrez cette situation, allez tout de suite voir un médecin afin d'être dirigé vers les services de neurologie, et renseignez-vous de suite auprès de l'Association France-Alzheimer avant d'y

laisser toutes vos forces, sinon vous ne pourrez même pas aider le malade qui vous est cher ; vous serez devenu inutile pour lui.

Pour moi, voilà six années que j'essaie d'aider mon mari dans ses difficultés, mais je suis devenue "inutile" car je souffre trop moi-même pour l'aider efficacement et cela le rend encore plus malheureux et plus vulnérable car il se croit coupable de ce qui m'est arrivé en décembre et qui se prolonge puisque je suis sortie de réanimation pour passer en pneumologie, puis dans un centre de soins et de réhabilitation à l'effort et de le rejoindre, enfin, au mois d'avril, au Château du Mariau, 27, chemin du Mariau, 45130, à Meung-sur-Loire, maison de retraite médicalisée où nous nous épaulons l'un l'autre et où j'essaie de le consoler de cette culpabilité.

Puissent mon expérience et ces quelques conseils servir à quelques-uns... et les aider.



Lily Boucher • 87 ans • ancienne tricoteuse
Château du Mariau
Meung-sur-Loire (45)

Lettre aux enfants de la France

Je voudrais vous dire de ne pas avoir peur des maisons de retraite, on est bien ici.

Les meubles sont très beaux et le personnel est très gentil.

Le cadre est joli, c'est un grand parc très beau.

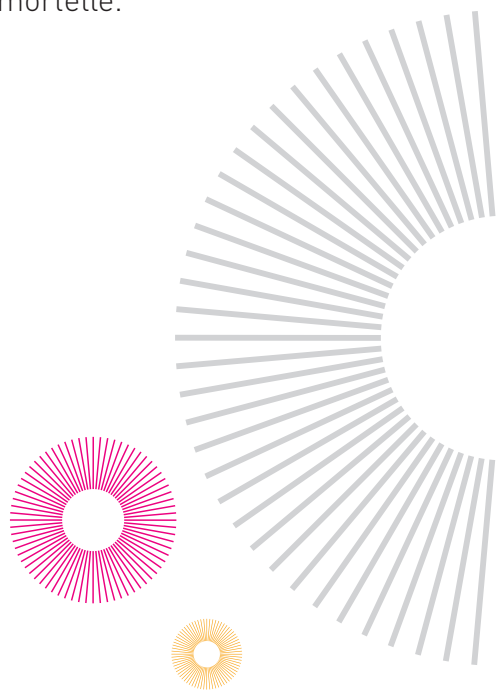
Je peux faire des promenades, de grands tours.

Mon cœur, dans ces moments-là, je l'entends, il bat plus fort.

Il me dit que la nature est très belle

Et que moi, je ne suis que mortelle.

Lily



Toute dépendance est un cas particulier qui nécessite des soins, une attention et un accompagnement quotidien, à chaque fois personnalisés. Pour y répondre, Korian regroupe 174 établissements répartis dans toute la France, autour de trois activités complémentaires : les établissements pour personnes âgées dépendantes, les cliniques de soins de suite et réadaptation et les cliniques psychiatriques

Nos préoccupations quotidiennes sont d'offrir aux personnes âgées qui nous sont confiées le meilleur cadre de vie, de maintenir le plus longtemps possible leurs capacités motrices et intellectuelles et de recréer un lien social souvent dégradé. Le programme d'animation que nous développons dans tous nos établissements répond directement à cette volonté.

De quoi s'agit-il ? Tout simplement de proposer à nos résidents des activités variées, ateliers mémoire, arthérapie ou encore musicothérapie, qui stimulent leurs capacités intellectuelles et suscitent le dialogue.

C'est dans ce cadre qu'est né le programme **Mémoire et transmission**, dont le recueil "**Des mots, des vies**" est la première transcription. Nous savons, en effet, que ces moments sont des occasions d'échange privilégié, où les résidents évoquent les expériences et les péripéties de vies dont la richesse, sinon, nous serait demeurée inconnue. Nous sommes persuadés que ces propos doivent demeurer et être partagés par le plus grand nombre. L'ouvrage que nous vous proposons ici est l'expression de cette volonté.

